



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU

Quelques-uns, réconciliés et condamnés à porter perpétuellement le *sanbenito* de toile avec la croix de Saint-André, reprenaient tristement le chemin de leur demeure ; morts désormais civilement, cadavres vivants destinés à alimenter la terreur qu'inspirait le saint office, témoignage muet de son abominable despotisme !

De longs jets de flamme s'élevèrent alors vers le ciel en gerbes rougeâtres enveloppées dans des torrents de fumée épaisse et nauséabonde. L'odeur fétide des cadavres brûlés se mêlait à la senteur résineuse du bois de pin ou de mélèze qui servait à alimenter les bûchers.

Les prêtres et les moines, agenouillés sur la place, priaient à voix basse en se frappant la poitrine, et le peuple, agenouillé comme eux, restait courbé sous une impression profonde de terreur et de pitié.

Par moments, des cris horribles et prolongés, des râles, des soupirs plaintifs, montaient du milieu de ces sinistres hécatombes ; du sein des statues brûlantes où étaient enfermés les malheureux juifs, s'échappaient de loin en loin des hurlements sourds, déchirants... quelque chose comme les cris d'angoisse qui s'élèveraient des entrailles de l'enfer... refrain lugubre à cet immense concert d'agonie.

Un silence de mort régnait parmi le peuple !...

De temps à autre, la voix sévère des prêtres, dominant ces bruits divers, faisait entendre un verset du *De profundis* ou du *Miserere* : psalmodie lugubre qui se mêlait comme une épouvantable parodie aux lamentations humaines, aux râles des agonisants et à la sombre voix des flammes.

Puis, peu à peu, les flammes s'apaisèrent, les soupirs, les plaintes et les cris devinrent plus faibles et plus rares ; le peuple déserta lentement la place ! Les grands corps de l'État s'éloignèrent.

Tout était fini...

La nuit était venue.

Le clergé et les moines étaient restés les derniers.

Alors, du haut de son trône plus que royal, Pierre Arbues put contempler le *quemadero* qui, en ce moment, ressemblait à un immense brasier parsemé çà et là de taches noirâtres.

De larges flocons de fumée se croisaient dans les airs, semblables à de grands nuages sombres. Au milieu des bûchers, quelques branches de mélèze qui achevaient de se consumer, jetaient encore de pâles éclairs sur cette profonde obscurité.

Pierre Arbues contempla avec d'infinales délices cette vaste arène de destruction...

Roi de la mort, il trônait sur le néant.

Puis il murmura, en levant les yeux au ciel, ces terribles paroles du Psalmiste :

« Que Dieu se lève et ses ennemis seront dispersés. Et ceux qui le haïssent s'enfuiront devant lui. — Tu les chasseras comme la fumée est chassée par le

et dont plusieurs s'étaient converties et ne demandaient pas mieux que de vivre en bonnes catholiques. Mais l'inquisition aime mieux supposer que leur repentir avait pour cause la crainte de mourir. Outre les victimes condamnées au bûcher, il y en eut plusieurs qui furent *réconciliées*, c'est-à-dire condamnées à perdre leurs biens et leur liberté (le moins que prenait l'inquisition). Parmi ces dernières, on distinguait deux membres de la famille d'Augustin Cazalla, Jean Vibero Cazalla, condamné, comme hérétique, à porter le *san benito* perpétuel, et dona Constanza Vibero y Cazalla, condamnée à la même peine. Cette dernière laissa quatorze enfants orphelins ! ! !

vent, comme la cire fond dans le feu. — Ainsi les méchants périront devant Dieu. »

Et, l'âme tranquille, l'inquisiteur et le clergé s'éloignèrent du théâtre de leurs crimes.

Ainsi se termina cette mémorable journée.

XLII

UN MARTYR

Lorsque les deux guapos eurent enlevé le gouverneur, ils s'étaient rapidement enfoncés dans les inextricables détours des rues de Séville, les plus étroites et les plus tortueuses du monde.

Le peuple s'était si bien prêté à leur fuite, qu'avant qu'ils eussent pu être atteints par les sbires de la Sainte-Hermandad, ils étaient arrivés devant la porte de Juana. Cette porte s'était ouverte devant eux comme d'elle-même, et des guapos ni du gouverneur, plus de trace : personne n'avait pu les suivre, ni voir en quel lieu ils se réfugiaient ; et puis, un jour d'auto-da-fé, on avait assez à faire sans s'opiniâtrer à leur poursuite.

Estevan, Dolores et Juana attendaient ensemble l'issue de cet événement ; c'était Juana qui, ayant vu arriver les guapos chargés de leur précieux fardeau, leur avait ouvert la porte. Elle les avait guettés par l'ouverture murée de sa maison qui donnait sur la rue, cette espèce de lucarne fermée d'une pierre où Dolores avait failli être aperçue le jour où Pierre Arbues avait annoncé aux habitants de Séville l'auto-da-fé qui avait lieu en ce moment.

Les guapos déposèrent, avec des précautions inouïes, le père de Dolores sur un large divan qui garnissait la salle.

Manuel Argoso ne donnait plus aucun signe de vie. Ses bras et ses mains pendaient inertes le long de son corps presque glacé ; ses yeux étaient entièrement fermés, son visage sans couleur, et ses membres brisés en plusieurs endroits étaient couverts de plaies saignantes et de cicatrices à moitié fermées.

Son front, naguère encore couvert d'une forêt de cheveux noirs, était devenu presque entièrement chauve, et ce qui restait autour des tempes avait pris cette teinte blafarde et malade qui n'est pas la blancheur de la vieillesse, et cette souplesse molle et inerte, témoignage certain d'une complète atonie et d'une désorganisation prochaine.

En retour, les ongles avait crû démesurément, mais ils étaient devenus jaunâtres et mous comme ceux d'un enfant ou d'un homme qui sort du bain.

En voyant son père en cet état, Dolores ne put retenir un cri douloureux. Elle était elle-même si pâle et si affaiblie par les souffrances de la prison, qu'elle ne put résister à ce dernier coup ; elle tomba sur ses genoux devant le

meuble où Argoso était étendu, et de ses lèvres sèches et décolorées elle baisa la main déjà livide de son père, la main chérie et révéree qui tant de fois avait béni.

Mais le malheureux gouverneur ne répondit pas à cette étreinte filiale ; la main que pressait Dolores resta muette et glacée dans celles de la jeune fille.

— O Estevan ! Estevan ! s'écria-t-elle avec une terreur croissante, voyez, il ne répond pas même à mes caresses !... Sa main est froide... son cœur ne bat plus... Estevan ! mais dites-moi donc que mon père vit encore !...

Estevan, accablé par cette douleur nouvelle et imprévue, par le désespoir de celle qu'il aimait, Estevan, qui était resté frappé de stupeur en voyant le visage livide et défail du gouverneur, s'approcha timidement et posa la main sur le cœur de Manuel Argoso. Il battait encore, mais si faiblement et à de si longs intervalles, qu'on voyait bien que c'étaient là ses dernières pulsations.

Dolores suivait tous les mouvements d'Estevan avec des regards pleins d'angoisse et voilés de larmes.

Mais lui n'osait parler, il restait timide et craintif, il avait peur de ce désespoir immense, de cette douleur sainte d'une fille qui, après tant d'efforts et de résignation, ne retrouvait son père que pour serrer dans ses bras un cadavre.

— Eh bien ? demanda-t-elle enfin en tremblant ; eh bien ! répondez-moi donc, Estevan... parlez, que dois-je espérer ?

— Le cœur bat encore, dit le jeune homme ; il faudrait lui faire respirer des parfums.

— Tenez, tenez, dit Juana en tirant de sa poche un flacon de cristal de roche précieusement garni d'un fermoir d'or ciselé et rempli des parfums arabes, vivifiants et salubres, produits précieux de l'alchimie de ces temps-là, beaucoup plus avancée, surtout chez les Orientaux, qu'on ne le croit généralement aujourd'hui.

Dolores saisit vivement le flacon et en fit respirer l'odeur à son père.

Manuel Argoso fit un léger mouvement de tête ; ses yeux, jusqu'alors fermés, se rouvrirent à moitié.

Dolores poussa une exclamation de joie, et soulevant entre ses bras la tête adouée de son père, elle l'appuya plus commodément sur les coussins de velours.

— O Estevan ! il vit, dit-elle avec espoir.

Manuel Argoso avait en effet ouvert les yeux ; mais, comme ceux des aveugles-nés, ces yeux regardaient et ils ne voyaient pas ; une ombre mortelle les voilait. Cependant, ce nuage sembla se dissiper peu à peu. Manuel Argoso parut avoir une légère perception de ce qui se passait à côté de lui ; l'ouïe était le seul organe qui, chez lui, n'eût pas été altéré : ce fut aussi le premier qui se réveilla dans cette nature expirante. Il tourna la tête du côté où on parlait, cherchant sans doute à rassembler ses idées fugitives et à se rendre compte du lieu où il se trouvait.

Bientôt ses lèvres s'ouvrirent... il murmura faiblement :

— Le feu...

Il croyait être à l'auto-da-fé.

Tout le monde se tut, et on écouta dans le plus profond silence.

— Ma fille... Estevan... dit le gouverneur très-bas, pendant que ses regards attachés sur ses enfants agenouillés devant lui, erraient de l'un à l'autre, sans les reconnaître.

— Mon père ! s'écria Dolores.

— Chut ! fit Estevan, taisez-vous ; laissez-le, voilà la vie qui revient.

— Tenez, dit Juana, faites-lui prendre ce cordial.

Et elle présenta à Dolores, dans une coupe d'argent, du vin d'Alicante vieux de dix années, mêlé à une légère teinture d'aloès.

Dolores mouilla les lèvres de son père ; puis, elle introduisit à grand-peine dans sa bouche quelques gouttes du cordial.

Cette liqueur bienfaisante parut rendre quelque chaleur à ce sang presque tari et glacé. Le visage du gouverneur, naguère si pâle, se colora soudainement d'une nuance fugitive ; ses yeux si ternes et si incertains s'arrêtèrent sur le visage de Dolores avec une ineffable expression d'amour, de douleur et de regret.

Il venait de reconnaître sa fille.

Il lui sourit faiblement avec une indicible tendresse ; puis son regard affaibli se promena lentement de Dolores à Estevan et à Juana.

— Où suis-je ? murmura-t-il enfin.

— Chez des amis, chez de vrais amis, répondit Dolores ; vous êtes sauvé, mon père, et bientôt nous quitterons l'Espagne.

— Oui, oui... quittez-la au plus vite, dit Manuel d'une voix qui allait toujours en s'affaiblissant.

— Avec vous, mon père, dit à son tour Estevan en s'agenouillant devant le gouverneur, à côté de sa bien-aimée Dolores.

En les voyant ainsi, Manuel Argoso parut éprouver une joie suprême. Malgré la faiblesse extrême de ses membres brisés par la torture et déjà roidis par la mort, il souleva péniblement ses deux bras, prit la main de sa fille, la posa dans celle d'Estevan, et murmura avec une expression de joie céleste :

— Je vous bénis, ne vous séparez jamais, et fuyez... fuyez...

— Avec vous ? avec vous ? répétait Dolores éplorée.

— Oui !... emportez mes cendres... ils les jetteraient au vent... adieu... aimez-vous... toujours...

Ces paroles, entrecoupées par les derniers soupirs de l'agonie, avaient épuisé ce qui restait de vie à ce corps brisé.

Manuel Argoso referma les yeux, sa tête se pencha en arrière, son corps se roidit par une légère convulsion, et la main glacée de la mort arrêta sur ses lèvres un nom commencé.

C'était celui de sa fille.

Dolores ne jeta pas un cri, ne versa pas une larme ; elle se retourna vers Estevan les yeux secs, les lèvres blanches et frémissantes ; et joignant les mains d'un air suppliant, elle lui dit en regardant celui qui venait d'expirer :

— Il nous suivra, n'est-ce pas ?

— Partout, répondit Estevan.

Dolores déposa un baiser pieux sur le front pâle de son père ; puis elle jeta sur son visage un grand voile de batiste qui lui fut présenté par Juana.

José arriva en ce moment.

A l'attitude des personnages qui occupaient la chambre, il comprit tout de suite ce qui venait de se passer, et ses deux mains se crispèrent par un mouvement énergique de désappointement et de colère.

Sa vue causa un attendrissement profond à Dolores, dont les yeux jusqu'alors restés secs et brûlants se mouillèrent de tristes larmes ; elle se jeta en pleurant sur le sein de cet ami fidèle qui l'avait sauvée ; puis, avec un geste de muette

et éloquente douleur, elle lui montra le mort qui semblait dormir dans une attitude calme et tranquille.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu, mon Dieu ! dit José avec attendrissement.

— Je le sais, dit-elle ; vous avez exposé votre vie pour nous sauver, car si l'inquisiteur avait découvert...

— Ma vie ! interrompit le jeune religieux d'un air de dédain et de découragement, qu'est-ce que ma vie, et à quoi peut-elle servir ?

Estevan entraîna le jeune moine dans une autre chambre pour ne troubler le silence religieux de la mort.

Dolores resta agenouillée devant le cadavre de son père.



Prison du saint-office.

— Don José, dit Estevan lorsqu'ils furent seuls, celui qui n'est plus nous a ordonné de quitter l'Espagne ; poursuivis comme nous le sommes, cela est fort difficile ; cependant...

— J'y pourvoirai, dit José.

— Il nous a ordonné d'emporter ses restes.

— Ce soin aussi me regarde, répondit le jeune dominicain ; vous partirez dans trois jours, ce temps m'est nécessaire pour tout préparer. Jusque-là tenez-vous cachés ; ne vous montrez pas à Séville, votre vie serait compromise. Le tigre qui l'a épargnée par caprice pourrait, par un caprice contraire, vous priver de la liberté.

— Oui, dit Estevan, comme il l'a fait pour...

José regarda Estevan d'un air significatif ; il ne voulait pas apprendre à Dolores l'arrestation de Jean d'Avila.

— Mais, dit Estevan, vous parlez d'un caprice de Pierre Arbues ; l'inquisiteur est, j'espère, entre les mains de Mandamiento. La Garduna manque rarement ses expéditions.

— La Garduna a mal exécuté nos ordres, dit José ; elle n'a pas enlevé l'inquisiteur, elle a voulu le tuer ; et comme l'inquisiteur porte une cuirasse, Manofina a manqué son coup, Pierre Arbues est libre, Pierre Arbues est furieux, et sa colère s'étend à tout ce qui l'approche. Que sera-t-elle lorsqu'il apprendra la fuite de Dolores ? Aussi, soyez prudents et surtout soyez patients : trois jours passeront vite.



Dolores, allez-vous toujours :

— Ils sont bien longs quelquefois, dit Dolores en se rapprochant d'eux pour savoir à quel parti ils s'arrêtaient.

Les cruelles exigences de leur position leur défendaient de donner un libre cours à leur sainte douleur. C'est là ce que les grandes infortunes ont de plus amer ; elle ne laissent pas même le droit de s'affliger en liberté. Les proscrits doivent hâter ou suspendre leurs larmes : il ne leur est pas permis de pleurer.

— C'est vrai, dit José en répétant la phrase de la jeune fille, trois jours sont quelquefois bien longs ! et pourtant, il faut savoir attendre.

Oh ! Dolores, au milieu des maux qui vous frappent, une consolation vous reste, un ami de toute la vie, choisi et béni par votre père. Croyez-moi, l'avenir peut vous sourire encore ; et il ne manquera pas même à vos joies la ven-

geance, cette servante de Dieu qui prend souvent une forme humaine pour accomplir les volontés de son divin maître, et qui alors s'appelle Justice!... Dieu, le justicier éternel, n'a pas oublié les iniquités de Pierre Arbues. Il le frappera sur son trône d'or au milieu des pompes de sa débauche et de sa vanité effrénée...

— Don José, vous me faites peur, dit la tremblante Dolores; vous êtes sombre et terrible comme la fatalité.

— Je suis fort comme la justice, répondit José...; mais, ajouta-t-il avec un amer sourire, mon âme est triste et désolée comme le désert. Je ne me réjouirai qu'au jour du châtement, alors que Dieu élèvera sa grande voix pour crier au bourreau de l'Andalousie :

— Assez! assez! disparaïs du théâtre de tes crimes; je suis las de meurtres et de persécutions.

En parlant ainsi, José était beau et terrible comme l'ange de l'Apocalypse.

Estevan et Dolores se fussent presque proternés devant lui.

Mais, par une de ces brusques transitions qui lui étaient familières, José appelant tout à coup Juana, qui était dans l'autre pièce, lui dit :

— Tiens-toi prête à nous suivre dans quelques heures.

Puis il s'éloigna en promettant de revenir les prendre lorsqu'il en serait temps.

Le même soir, entre onze heures et minuit, Estevan, Dolores et Juana arrivaient à la porte de Mandamiento.

Deux guapos allaient devant pour leur servir d'escorte.

Deux autres venaient derrière eux à quelque distance; ces derniers portaient sur leurs épaules un grand coffre de bois soigneusement recouvert d'étoffes, et lié avec des cordes.

Ils portaient ce coffre avec des précautions inouïes et une sorte de respect.

Deux chivatos les escortaient pour donner l'alarme en cas d'événement.

De temps à autre, Dolores se retournait pour s'assurer que le coffre précieux les suivait et que rien n'arrêtait la marche des gardunos.

Arrivée à la porte de Mandamiento, les deux premiers guapos frappèrent d'une manière convenue; le maître ouvrit, et les sept personnes et le coffre furent mystérieusement introduits dans le palais de la Garduna.

UN DERNIER JOUR DE DISSIMULATION

Le même soir, José était seul chez lui.

Assis devant une table aux pieds tors, couverte de livres ascétiques, il comptait l'un après l'autre et additionnait à mesure, après avoir inscrit le total de chaque valeur sur un petit carré de papier blanc, une énorme quantité de lettres de change qu'il venait de prendre chez un banquier juif¹.

C'était la fortune du jeune moine.

— Bien! dit-il avec satisfaction, après qu'il eut achevé ses opérations de calcul; cela peut maintenant être transporté où l'on voudra, et ces pauvres enfants auront de quoi vivre.

Puis il remplaça soigneusement ces valeurs dans un petit portefeuille de satin rouge, y joignit une lettre qu'il venait d'écrire, un anneau qu'il ôta de son doigt et des cheveux enfermés dans un très petit médaillon.

Il lia ensuite le tout avec une soie verte qu'il scella d'un cachet de cire de la même couleur.

Cela fait, il serra le portefeuille dans une poche placée sous la doublure de sa tunique.

Il prit encore un carré de papier, sur lequel il écrivit dessus en latin :

« Vous serez jugé demain; mais votre arrestation n'a pas été communiquée au conseil de la Suprême. Faites valoir ce défaut de forme, le saint office sera forcé de vous acquitter. »

— Ceci, dit-il en se parlant à lui-même, à faire parvenir à Jean d'Avila, demain avant l'audience.

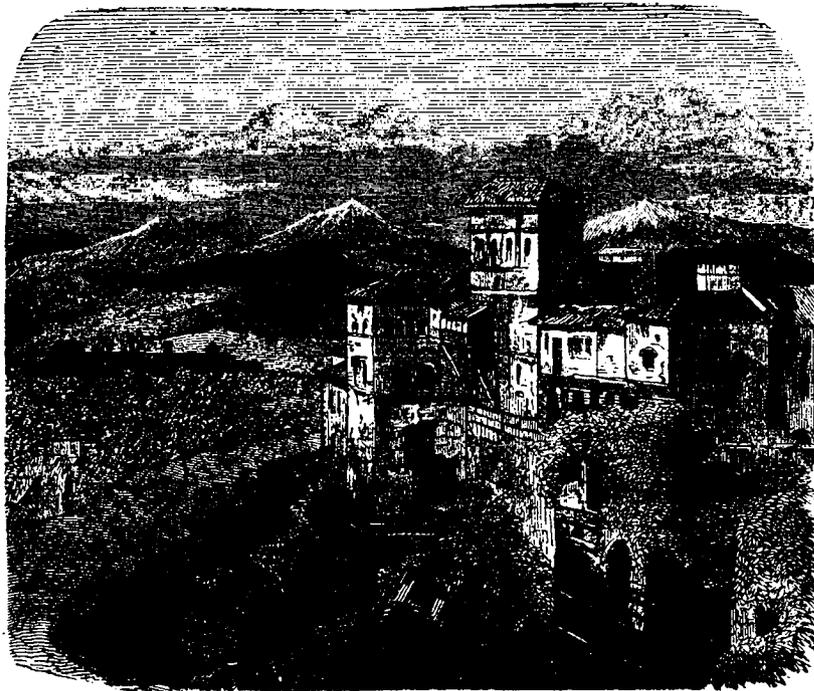
Et il glissa le papier dans la manche de sa tunique.

— Allons! poursuivit-il, encore quelques heures à porter cette lourde chaîne de dissimulation et de mensonge! encore quelques heures de labeur, et ma vengeance sera accomplie! N'ai-je pas jusqu'ici rempli ma tâche avec courage? N'ai-je pas servi, complaisant, docile, les passions et les vices de ce monstre qui décime l'Andalousie? N'ai-je pas fait à son nom une sanglante auréole, drapeau sinistre qui appelle la haine et la révolte? N'ai-je pas lentement creusé de mes mains débiles l'abtme où il doit s'engloutir? O inquisition! n'ai-je pas réussi à te rendre assez infâme et assez odieuse dans la personne du plus criminel de tes membres, pour que l'Espagne, se levant tout entière comme un seul homme au signal que je vais lui donner, renverse à jamais ce colosse insatiable?... N'importe! je ferai tomber la première pierre de cet édifice de mort: me suive l'Espagne si elle en a le courage!

¹ On sait que la lettre de change a été inventée par les juifs; mais ce qu'on ne sait peut-être pas, c'est que ce fut en Espagne que, pour garantir leur fortune de l'avarice de Ferdinand d'Aragon et de la rapacité de l'inquisition, les Israélites créèrent la lettre de change au moyen de laquelle eux et les Morisques envoyaient leurs capitaux à l'étranger avant de s'exiler eux-mêmes. Ainsi ce papier, qui est aujourd'hui l'une des choses qui font le plus prospérer le commerce, en facilitant les opérations, fut, au seizième siècle, un instrument de ruine pour l'Espagne qui vit passer la plupart de ses richesses en France, en Allemagne et dans la Hollande.

— Oh ! mon Dieu ! dit-il ensuite en penchant sa tête dans ses deux mains d'un air d'abattement indicible, mon dieu ! quelle fatigue !... quand donc viendra le repos ?... Quelle horrible journée que celle-ci !... Oh ! ces flammes, ces cris d'agonie ! ils me poursuivent partout... partout je revois des visages livides, des spectres glacés... partout je le revois, lui... que j'aimais... lui, qui depuis tant d'années me crie sans relâche : Viens ! viens !... Oh ! les morts participent peut-être à l'éternelle clémence de Dieu, et ne connaissent plus que le pardon... Suis-je donc criminel, moi qui me venge ?...

Mais ce visage sévère, où dans chaque muscle était empreinte une souffrance au une pensée, s'éclaircit soudain ; cette physionomie hautaine qui semblait être la personnification vivante de la colère éternelle pour les méchants, re-



Entrée latérale du palais de l'Inquisition.

devint comme par magie douce et souriante ; ce large front aux sourcils tout à l'heure contractés, se dérida comme une blanche toile sous le vent, et la bouche âpre et fière du jeune moine devint prête à mentir.

On avait frappé à sa porte.

Il ouvrit.

C'était Pierre Arbues qui venait le chercher jusque dans sa chambre.

En revenant de l'auto-da-fé, l'inquisiteur avait appris la fuite de Dolores, et cette âme impitoyable, non encore rassasiée de supplices et de tortures, rêvait déjà de nouvelles victimes.

Pierre Arbues était pâle et fatigué, mais l'insatiabilité de ses instincts destructeurs soutenait encore son inépuisable énergie.

Il s'assit.

Et regardant son favori qui restait debout devant lui :

— José, dit-il, tout me trahit aujourd'hui !

— Excepté moi, monseigneur, répondit le jeune moine.

— Toi... oui, je le sais, tu es le seul fidèle, le seul qui sache comprendre les besoins du cœur farouche qui bat dans ma poitrine ; le seul qui n'ait jamais contrarié mes penchants ; le seul, du moins, qui m'ait servi sans intérêt. Les autres, crois-tu que je ne comprenne pas leur dévouement égoïste ? La protection que je leur accorde, l'or que je leur prodigue, les plaisirs dont je les enivre, ne me sont-ils pas un sûr garant de leur dévouement et de leur fidélité ? Enriquez, que j'ai fait gouverneur de Séville, les autres, que j'ai fait



Je ferai brûler ces moines...

conseillers, prieurs ou évêques !... En vérité, tous ces gens-là n'ont-ils pas un grand mérite à m'être fidèles ? Et pourtant... pourtant... ajouta-t-il avec rage, Manuel Argoso a été enlevé aujourd'hui, et Dolores a disparu des prisons du saint office.

— Qu'importe à Votre Éminence ? fit José en haussant les épaules.

— Qu'importe, dis-tu ? Par Satan ! j'enverrai aux galères tous les geôliers du palais de l'Inquisition, je ferai brûler ces moines imbéciles, ces évêques muscadins... et ce manant revêtu de la livrée d'un gentilhomme, que j'ai fait gouverneur de Séville !

— Vous ferez bien, dit José.

— Ne suis-je pas partout environné de traîtres, reprit Pierre Arbues en s'ani-

mant au souvenir de l'attentat commis contre sa personne; un homme s'est rencontré aujourd'hui dans la foule, qui a osé frapper le grand inquisiteur de Séville, et cet homme... cet homme, était un familier de l'inquisition!...

— Je le sais, dit froidement le favori.

— Sans toi, mon bon José, sans ta sainte et salutaire prudence, c'en était fait de moi aujourd'hui; car je dois la vie à cette cuirasse que je porte sous ma tunique, depuis le soir où tu me suivis dans la prison, redoutant quelque danger pour moi.

— Avais-je tort, monseigneur?

— Non, par le Christ! et moi, injuste, j'ai osé m'irriter contre toi! contre toi, l'ange gardien de ma vie!

— C'est que la vie de Votre Éminence m'est plus précieuse que la mienne, monseigneur, et je tenais à la conserver... — Oh! elle m'est bien précieuse, poursuivit-il avec un sourire étrange; mais pourquoi Votre Éminence daignait-elle s'inquiéter de la disparition de la fille du gouverneur? Qu'importe à Pierre Arbues une femme de plus ou de moins? qu'importe à un millionnaire qu'un doublon manque dans son coffre-fort? Croyez-moi, monseigneur, là n'est pas votre véritable gloire. Ces préoccupations des sens ne servent, au contraire, qu'à amollir l'âme, à dissiper les pensées fortes, à éteindre l'énergie de la volonté. C'est par la peur que vous régnerez. Eh bien! augmentez encore votre toute-puissance. N'est-il point à Séville assez de têtes à frapper? Ce moine arrêté il y a huit jours...

— Jean d'Avila! s'écria Pierre Arbues; oh! je le ferai pourrir dans les cachots de l'inquisition!

— Ce serait fort maladroit, monseigneur...

Ce moine, reprit José, a prêché des doctrines contraires à la foi catholique; il faut faire un exemple et assurer le triomphe de la religion qui fait votre gloire et votre puissance. Le pape et le roi vous en sauront gré: tous deux ont en abomination l'hérésie de Luther. Faites comparaître Jean d'Avila, mais d'une manière solennelle; que cette séance soit publique; laissez librement entrer tout le monde, et, à la face de Séville, prouvez en le condamnant que celui que l'Andalousie appelle l'apôtre, n'est qu'un misérable apostat, un hérétique dangereux.

A mesure que parlait José, le visage de l'inquisiteur exprimait d'une manière énergique les diverses pensées qui l'agitaient. Revenu à la grande passion de sa vie, la domination, Pierre Arbues écoutait avec une indicible complaisance ce démon tentateur à figure d'archange, devenu, à force de flatterie et d'adresse, l'âme de toutes ses volontés.

— Oh! tu as raison, dit Pierre Arbues; tu as raison, José, j'oublie trop souvent le véritable but de ma mission ici-bas; je me laisse trop aisément emporter à la fougue indomptable des sens, au torrent de mes passions dévorantes; l'homme domine trop souvent l'inquisiteur, et vingt fois déjà les imprudences où m'entraîne ce tempérament de feu ont failli me perdre. Tu es bien heureux, toi, José; tes sens sont calmes comme ceux d'une vierge, ou plutôt tu les domines par la force de ta volonté. Tu es le seul parmi nous à qui on n'ait jamais pu reprocher la moindre faiblesse.

— Monseigneur, pour régner sur les autres, il faut commencer par régner

¹ Jean d'Avila est en effet demeuré cinq ans dans les cachots de l'inquisition, comme nous le verrons lorsqu'il en sera temps.

sur soi-même. L'ennemi le plus difficile à vaincre, c'est le moi humain. Vous ne serez réellement puissant qu'alors que, sachant réprimer à temps une passion ou un caprice, vous la soumettez sans miséricorde aux exigences de votre position et ne vous en laisserez pas dominer.

— Est-ce toi qui parles, José, toi qui tant de fois as servi mes penchants et mes caprices, comme tu les appelles?

— Toutes les fois que cela n'a pu nuire à Votre Éminence, mais seulement dans ces cas-là; aujourd'hui, encourager votre fol amour pour cette jeune fille qui, après tout, n'est pas plus belle qu'une autre, serait une insigne trahison envers vous.

Le peuple est mécontent, l'action d'aujourd'hui le prouve assez; ne l'irritez pas davantage, monseigneur, en vous jetant ouvertement à la poursuite des deux fugitifs; ils ont des partisans parmi le peuple. Pour le moment, laissez-les en paix; si vous y tenez, vous les retrouverez plus tard; manquez-t-il donc de *cruciatos*¹ en Espagne pour les poursuivre et les retrouver? Croyez-moi, monseigneur, cherchez plutôt à attirer vers un autre point l'attention de ces masses turbulentes; flattez le pape et le roi en montrant le zèle le plus rigoureux contre les réformés. Enfin, monseigneur, soyez un souverain spirituel tout puissant, et non le misérable esclave d'une femme.

— José, dit Pierre Arbues, si j'étais roi, je te ferais mon premier ministre.

— Le ministre serait le premier esclave de Votre Majesté, répondit le favori.

— Eh bien! soit, poursuivit l'inquisiteur avec enthousiasme; soit, réprimons les révoltes de cette chair indomptable qui me rend par moment si faible et indécis comme un enfant. Soyons fort pour régner, et, pour régner sans partage, sachons soumettre nos propres penchants. Une femme! qu'est-ce qu'une femme? Qu'importe qu'elle se nomme Dolores ou Paula, qu'elle soit la fille d'un grand d'Espagne ou celle du dernier Gitano de l'Andalousie? Elle n'est, après tout, qu'un misérable jouet indigne d'occuper une large place dans l'existence d'un homme.

— Sans doute, répondit José qui, au nom de Paula, avait frissonné; sans doute, une femme n'est pas digne que Votre Éminence s'occupe d'elle plus de quelques minutes: la considérer autrement que comme un jouet ou une esclave, serait une insigne folie. Ainsi donc demain, monseigneur, demain plus tard, Votre Éminence fera comparaître devant elle ce moine dangereux?

— Oui demain, répéta vivement l'inquisiteur; n'ai-je pas à défendre les intérêts de Rome? Et quels plus grands ennemis de Rome que ces prêtres insensés qui réduisent l'apostolat à la simple observance de l'Évangile, comme si ce code du catholicisme n'était pas une suite de fictions et d'allégories que chaque pape, que chaque concile, que chaque dignitaire de l'Église en particulier, a le droit d'interpréter à son gré selon les besoins temporels ou spirituels du pays où il vit, du peuple qu'il gouverne et de ses propres besoins.

¹ Les *cruciatos*, à ce que dit un historien de l'inquisition, qui n'a pas jugé à propos de signer son œuvre, étaient une sorte de *croisés* dont le but était l'extirpation de l'hérésie partout où ils pourraient l'atteindre. D'après le même auteur, les *cruciatos* formaient une confrérie à laquelle étaient affiliés des gens de toutes les conditions, moines et prêtres, évêques, archers et cardinaux, grands seigneurs et mendiants, des gens de bien remplis de fanatisme et des brigands sans foi ni loi. Cette confrérie, ajoute l'auteur précité, avait son siège en Portugal. Si une telle confrérie a existé, si elle a été composée comme le dit l'auteur anonyme, elle a dû exister en Italie et non en Portugal. D'abord le mot *cruciatos*, oïlé est parfaitement italien: ce qui me ferait croire que cette société était tout italienne.

Arrière ces novateurs insensés qui prêchent la liberté au peuple ! C'est pour lui un aliment malsain qui le grise au lieu de lui devenir salutaire. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit lui-même : « Rendez à César ce qui appartient à César ? » Les réformés disent au contraire : « Enlevez au pape le pouvoir que le pape tient de Dieu. » Non, non, ils ne réussiront pas à abattre la chaire de saint Pierre ; l'Église sévira contre eux avec une sévérité croissante ; il ne faut pas que la mauvaise herbe étouffe le bon grain ; dix moines comme Jean d'Avila auraient bientôt soulevé l'Espagne et chassé l'inquisition.

— Votre Éminence est fatiguée, observa José ; elle a besoin de repos après une journée comme celle-ci.

— Et toi aussi, mon pauvre José, dit Pierre Arbues en passant la main sur le front brûlant de son favori ; mais, tu le vois, je me laisse toujours emporter au torrent de mes passions fougueuses... Allons, adieu, à demain ; je vais prier encore une heure pour que le Saint-Esprit daigne m'éclairer dans cette circonstance difficile.

L'inquisiteur se leva.

Le favori l'accompagna jusqu'à la porte extérieure de sa chambre.

— Monseigneur, lui dit-il en le quittant, je demande à Votre Éminence la permission de faire dans mon couvent une retraite de trois jours.

— Soit, mon bon José, je comprends... tu as besoin de te recueillir... mais trois jours seulement, entends-tu bien ; tu sais que je ne peux me passer de toi. Je dois dire la messe et prêcher dimanche à la cathédrale ; sois de retour à l'heure du sermon.

— Je vous le promets, dit José.

— A dimanche donc, répéta l'inquisiteur.

— A dimanche, monseigneur.

— Sois exact au moins à ce rendez-vous.

— Soyez tranquille, monseigneur, je n'aurai garde d'y manquer.

José rentra, laissa retomber derrière lui une lourde portière de velours rouge ; puis il se jeta dans un grand fauteuil, au pied de son lit, en s'écriant d'un air de satisfaction indicible :

— C'est donc fini ! voilà mon dernier jour de dissimulation



Le bruloir.



XLIV

UN PRETRE SELON L'ÉVANGILE

Revenons pour la troisième fois devant ce terrible tribunal où nous avons déjà vu comparaître tant de nobles victimes ; nous avons assisté naguère à une séance bien intéressante et bien solennelle. De grands noms y ont été jetés en pâture à l'hydre de Rome, et leur écusson s'est brisé contre ce simple mot « hérétique » ; ce mot, prononcé par un tribunal sans appel, a suffi pour anéantir à jamais et rayer de la liste sociale des familles entières dont la souche se perdait dans la nuit des temps.

Eh bien ! aujourd'hui, ce n'est pas une famille, ce n'est pas un grand seigneur espagnol qui va s'asseoir sur la sellette pour y entendre de la bouche de l'inquisiteur la sentence qui le condamne à mourir ou à rester éternellement infâme.

Ce n'est pas le pouvoir, la richesse ou la beauté que l'inquisition incrimine aujourd'hui, c'est la charité elle-même ; la charité faite homme et revêtue d'une simple tunique de carmélite déchaussé, pour consoler l'Espagne persé-

cutée; l'esprit chrétien fait chair pour que, sous cette forme vulgaire, le peuple ne puisse le méconnaître et nier son existence : un pauvre moine enfin, qui a passé sa vie à prier et à bénir.

Ce moine, c'est Jean d'Avila.

L'inquisition a eu plus de peur de ses vertus que des vices des autres; elle a dit :

« Brisons celui-là, qui est la condamnation vivante de nos crimes. »

Mais revenons en arrière de quelques heures.

On se souvient que, la nuit précédente, José avait pris congé de Pierre Arbues, sous le prétexte d'une retraite.

Au lieu de se rendre à son couvent, ainsi qu'il l'avait annoncé à l'inquisiteur, José était sorti de très grand matin et s'était rendu à la taverne de la Buena-Ventura.

Là il s'enferma avec Coco dans le triste réduit où couchait l'alguzil; et le moine et l'homme du peuple causèrent longuement et à voix basse, José confiant à Coco d'importants secrets avec le plus complet abandon, comme quelqu'un qui est sûr de celui à qui il s'adresse, et Coco les recevant avec cette joie orgueilleuse d'un subordonné plein de dévouement, heureux qu'on se confie à lui et qu'on le mette à l'épreuve.

Ce colloque dura environ une heure.

Après quoi l'alguzil s'en alla droit vers l'inquisition, montra au geôlier un ordre de José scellé du sceau inquisitorial, pour qu'il eût à le laisser pénétrer dans le cachot de Jean d'Avila afin de l'éprouver¹, ainsi que cela se pratiquait souvent vis-à-vis des prisonniers du saint office.

On le laissa entrer; il remit au religieux le billet de José, et après avoir passé une demi-heure dans le cachot, il se rendit chez le président de la Suprême. Jean d'Avila avait, dans son cachot, écrit avec un crayon que lui avait fourni Coco, un billet destiné au président. Coco le remit en mains propres, puis il retourna à ses affaires.

José s'était dirigé vers la **Garduna**.

Reprenons maintenant notre récit où nous l'avons laissé.

Nous sommes dans la salle d'audience du palais de l'inquisition. Autour de nous, c'est toujours le même appareil lugubre qu'on déploie en ces circonstances. Seulement, dès le matin, le bruit a circulé dans la ville que la séance serait publique, et que tout le monde aurait la liberté d'y assister.

Grande a été la rumeur parmi le peuple, et plus d'un a quitté ses affaires pour se rendre dès longtemps avant l'heure au palais de l'inquisition.

C'était si rare d'obtenir une pareille faveur!

Les audiences de ce tribunal, dont l'organisation ne ressemblait à celle d'aucun autre, et qui procédait presque sans règle et sans ordre, selon le libre arbitre ou le caprice de chaque inquisiteur, ces audiences, dis-je, dont la faveur était réservée aux amis de l'inquisition, étaient presque exclusivement le spectacle habituel des moines et des grands seigneurs familiaux.

Cette fois encore Pierre Arbues avait cédé à l'influence des conseils perfides

¹ L'inquisition n'avait pas que la torture et les paroles doucereuses pour arracher des aveux à ceux qu'elle voulait sauver des peines éternelles; elle avait des démons tentateurs qui, sous le prétexte de consoler les prisonniers, les visitaient et cherchaient à obtenir d'eux des secrets qu'ils allaient aussitôt communiquer à l'inquisition. Ces agents du saint office s'appelaient *probadores* (éproveurs).

de son favori, en rendant publique cette séance où devait comparaître l'ami du peuple, le saint révéré des Sévillans, le consolateur des âmes affligées, le père des pauvres et des opprimés.

Une foule immense assiégeait le palais bien longtemps avant l'heure; et ce n'était pas seulement le peuple qui était accouru à cette solennité, c'étaient des familles entières de riches hidalgos, surpris d'un procès pareil, et curieux de voir quel crime on reprochait à un homme qui était le modèle de toutes les vertus.

Au moment où les portes s'ouvrirent, cette foule avide se précipita dans la salle du tribunal, qui en un instant fut remplie. Beaucoup furent obligés de rester en dehors; un plus grand nombre encore resta dans la rue et aux environs, attendant avec anxiété la fin de la séance, pour apprendre plus tôt de la bouche des premiers qui sortiraient le résultat de l'arrêt inquisitorial.

Tout Séville était en émoi comme pour un grand et fatal événement.

Cette fois encore, égaré par les insinuations de José, Pierre Arbues s'était abusé sur le véritable esprit public; ainsi s'abusent presque toujours les puissants de ce monde!

Lorsqu'il s'assit sur son fauteuil de président, Pierre Arbues avait une physionomie rayonnante qui trahissait ses sensations intérieures; il se consolait en quelque sorte d'avoir perdu Manuel Argoso et Dolores, par l'espoir de condamner Jean d'Avila.

Cette nuance n'échappa point à l'assemblée, et la haine publique qu'on portait à l'inquisiteur s'augmenta ce jour-là de toute la tendre vénération qu'inspirait l'apôtre.

Bientôt l'accusé parut.

Sa contenance, sans être fière ni hautaine, avait une majesté infinie, et un calme évangélique siégeait sur son visage à peine altéré par huit jours de souffrances et de réclusion. Il portait sur son front la gravité douce mais énergique du vrai pasteur de l'Évangile, et en le voyant s'avancer au milieu de la salle avec la liberté et la simplicité de l'innocence et de la force, portant ses chaînes comme un autre aurait porté un sceptre; à le voir promener autour de lui son regard serein, doux et paternel comme lorsqu'il visitait ses pauvres, et l'arrêter enfin sur le grand inquisiteur qui, malgré son audace habituelle, ne put soutenir ce regard accusateur, on eût douté lequel était le juge de Pierre Arbues ou de Jean d'Avila, si celui-ci, avec la plus touchante humilité, ne fût allé s'asseoir sur la sellette.

Là, il attendit qu'on l'interrogeât.

Mais Pierre Arbues, dédaignant les formes ordinaires, sans lui demander son nom ni son âge, sans procéder avec ordre et méthode, ainsi que cela devait se faire, lui dit d'un ton bref :

— Levez-vous.

Puis, s'apercevant soudain que cette brusquerie sortait de son rôle d'inquisiteur, il reprit avec une douceur affectée :

— Levez-vous, mon frère, et répondez-nous.

Jean d'Avila se redressa de toute la hauteur de sa belle et noble taille.

Tous les cœurs étaient en suspens, et malgré la présence des inquisiteurs, des paroles échangées à voix basse, un murmure général témoignèrent de la sympathie du peuple.

— Mon frère, poursuivit Pierre Arbues, notre zèle pour le service de Dieu ne peut nous permettre d'oublier que vous êtes un de ses ministres et que

vous portez la robe sacrée des lévites ; mais pour cela même aussi notre responsabilité est plus grande, et nous ne devons pas tolérer en vous la moindre chose qui tende à éloigner les autres de la stricte observance des saints canons qui sont le code de l'Eglise.

— Le code de l'Eglise chrétienne est l'Evangile, répondit simplement Jean Avila.

— Les conciles ont fait des additions à ce code, répliqua l'inquisiteur ; l'Eglise de Jésus-Christ a bien le droit de continuer l'œuvre de son divin maître.

Jean d'Avila resta muet ; l'inquisiteur avait espéré une réponse, il comptait le prendre insidieusement par ses propres paroles : son attente fut trompée.

Il poursuivit :

— Mon frère, chargé d'une mission sainte, chargé de conduire et de diriger les âmes par la prédication, pourquoi tendez-vous à les égarer au contraire, en propageant les doctrines des novateurs ? Savez-vous que cela est un crime de lèse-catholicisme ?

— C'est là ce dont on m'accuse ? demanda Jean d'Avila.

— C'est que là est votre crime, mon frère, ou plutôt votre erreur, ajouta Pierre Arbues avec une feinte modération.

L'inquisiteur fit une nouvelle pause ; cette fois encore Jean d'Avila ne répondit pas.

— Vous avez avancé en chaire, poursuivit l'inquisiteur, que Dieu est également bon pour tous, et qu'il répand également ses bienfaits sur les justes et sur les pécheurs.

— Ce n'est pas moi qui ai dit cela, répondit l'apôtre ; c'est Jésus-Christ lui-même qui, non seulement l'a prouvé par ses paroles, mais encore par ses actions.

— Jésus-Christ a jeté l'anathème sur les impies et sur les hérétiques, répliqua Pierre Arbues.

— Jésus-Christ n'a jeté l'anathème sur personne, monseigneur ; il n'a accusé, il n'a flétri que les hypocrites ; ceux-là qui voilaient leurs vices du manteau de la dévotion et de la vertu ; ceux qui, sous un rigorisme extérieur, cachaient des turpitudes grossières. Voilà ceux que Jésus-Christ a stigmatisés, monseigneur. Les autres, les égarés ou les repentants, il les a chargés sur ses épaules, il les a reçus et réchauffés dans son sein à la chaleur vivifiante de son saint amour, de sa divine charité.

L'auditoire écoutait dans un recueillement profond ; l'apôtre dominait l'assemblée de toute la hauteur de sa sublime morale.

Pierre Arbues perdait de son audace, et il commençait à se repentir d'avoir donné à cette audience une pareille publicité.

Toutefois, l'astuce de l'inquisiteur lui venant en aide, il continua d'un ton assuré, lent et solennel, singeant la douceur et l'humilité de tous les efforts de sa volonté hautaine et indomptable.

— Mon frère, dit-il encore à Jean d'Avila, ce n'est pas seulement dans vos prédications que vous vous êtes montré le chaud partisan de la réforme, ou plutôt que vous avez témoigné une indifférence coupable pour le culte catholique romain, et une tolérance plus coupable encore pour les malheureux hérétiques qui s'écartent volontairement du giron de la sainte Eglise...

— Je ne comprends pas, monseigneur, fit l'apôtre.

— Vous faites, dit-on, votre société la plus habituelle et la plus chère de

mendiants, de juifs et de mauresques ; et il suffit d'appartenir à une de ces castes maudites et réprouvées...

— Monseigneur, interrompit l'apôtre avec une simplicité sublime, ces castes sont malheureuses et persécutées ; les autres n'ont pas besoin de moi.

Un long murmure d'admiration passionnée accueillit ces paroles si simples, mais qui peignaient toute l'âme, toute la vie de Jean d'Avila.

L'inquisiteur comprit qu'il lui serait difficile de condamner l'apôtre en présence de toute cette population de Séville. Il avait cru n'avoir qu'un mot à dire pour le briser, et voilà que par la seule puissance de la vérité, le saint prédicateur repoussait victorieusement ces accusations absurdes, et que le triomphe allait à celui qui n'avait jamais cherché que le bonheur de l'obscurité ; car la prédication, cette mission divine léguée par les apôtres à leurs successeurs, n'était pour Jean d'Avila qu'un moyen de consolation et d'instruction, et non un ressort d'ambition mondaine. L'humble carmélite n'attendait pas de son éloquence, véhémence ou passionnée, les honneurs de l'épiscopat ; il ne prêchait pas comme un avocat ou un comédien, mais comme devait prêcher saint Paul et saint Jacques, ces deux colonnes de la foi chrétienne, ces pères du troupeau, qui, les premiers après leur divin maître, répandirent dans le monde les semences de charité et de liberté, trésors divins, source unique de la vertu des hommes.

L'inquisiteur était trop perspicace pour ne pas deviner quels sentiments animaient l'assemblée ; d'un autre côté, il connaissait la fidélité du peuple espagnol, son attachement inviolable à la foi catholique, malgré l'affreuse oppression qu'on lui faisait subir : Pierre Arbues savait bien que toutes ces révoltes qui agitaient le pays n'étaient pas dirigées contre la religion, — les Espagnols étaient trop pieux pour cela, — mais seulement contre les oppresseurs, contre ceux qui, au nom de cette même religion, commettaient tous les jours des abus infâmes. Il chercha donc à attaquer le côté faible du peuple, en essayant de prouver que Jean d'Avila était un mauvais catholique.

S'adressant de nouveau à l'accusé, il lui dit :

— Mon frère, il est bien douloureux pour nous d'avoir aujourd'hui à reprendre un ministre de l'Evangile qui, jusqu'ici, n'avait donné que des exemples de vertu ; mais nous sommes tous faibles et mortels ; l'esprit malin veille constamment, il s'empare bientôt de celui qui fait mauvaise garde, ou qui se néglige quelques instants. Nous ne voulons pas entrer dans les mystères d'un si grand changement survenu en vous ; mais il est certain, six témoins l'ont affirmé, dit Pierre Arbues en désignant de la main le livre des dépositions étalé sur le bureau ; il est certain, dis-je, que votre esprit, si lumineux et si profond, s'est laissé séduire par les doctrines pestilentielles venues d'Allemagne. Vous avez avancé plusieurs fois en chaire que les pratiques extérieures sont peu importantes, que la pureté du cœur est tout ; niez-vous cela, mon frère ? et n'est-ce point là une des doctrines des réformés ?

— Je le nie quant aux expressions, répondit Jean d'Avila ; il est certain qu'en me dénonçant on a dénaturé mes intentions et mes paroles. J'ai dit, monseigneur, et je le répète ici devant vous, car je le crois conforme au véritable esprit du christianisme ; j'ai dit que les pratiques extérieures ne sont rien sans les œuvres, rien, si elles ne sont accompagnées de la droiture du cœur et de la pureté des intentions. Croyez-vous, monseigneur, ajouta-t-il en attachant son calme et puissant regard sur le visage de l'inquisiteur, croyez-vous qu'il soit bien agréable à Dieu, celui qui se prosterne aux autels et baise la pous-

sière des églises, l'âme toute souillée de meurtres, de vengeance ou d'adultère? celui qui crie à Dieu, avec des soupirs et des élans : « Mon Dieu ! pardonnez-moi ! » et qui rêve dans son cœur la perte de son ennemi ; qui dit à Jésus : « Agneau sans tache, ayez pitié de moi ! » et qui, au sortir de la prière, va peut-être se plonger dans toutes les souillures du vice? celui..

— Mon frère, interrompit l'inquisiteur avec un peu de trouble, car ces deux hommes semblaient avoir changé de rôle; mon frère, savez-vous si celui qui prie et pleure en se frappant la poitrine n'est pas plus agréable à Dieu par son repentir même, que l'orgueilleux qui dit « Je n'ai pas besoin de la prière, je suis pur? »

— Monseigneur, répliqua le carmélite d'une voix calme, grave, imposante, à laquelle l'accent de la vérité énergique et libre, de la conviction intime donnait une vibration électrique, une autorité irrésistible; monseigneur, je vous en conjure, n'entrons pas dans ces discussions théologiques auxquelles la foi n'a rien à gagner. Ce peuple qui nous écoute est juste, pieux et croyant; il ne s'inquiète pas dans quelle forme plus ou moins abstraite doit se trouver la véritable observance des lois de l'Évangile, et je me suis aussi peu inquiété de le lui apprendre. J'ai dit seulement : soyez doux, chastes et charitables, parce que Jésus-Christ, notre modèle, a été charitable, chaste et doux. J'ai dit : aimez-vous et secourez-vous les uns les autres, car vous êtes tous frères et enfants d'un même père, qui est Dieu; et j'ai dit cela, non-seulement aux chrétiens de l'Église catholique romaine, mais à ceux qui penchaient vers l'Église réformée; je l'ai dit encore aux mauresques, aux juifs convertis encore chancelants dans leur foi, et à ceux qui avaient abandonné seulement par peur la croyance de leurs pères. A tous j'ai prêché la même morale et la même loi, et bien souvent, oh ! oui, bien souvent, monseigneur, j'ai vu tomber à genoux et s'écrier en pleurant qu'ils voulaient être d'une religion si douce, ceux-là mêmes qui plus tard ont blasphémé et maudit notre religion sainte au milieu des flammes du bûcher.

— Il blasphème, ô mon Dieu ! s'écria Pierre Arbues; un prêtre de Jésus-Christ ose accuser la sainte inquisition !

A cette sortie hypocrite, Jean d'Avila ne répondit pas; mais le regard qu'il attachait sur l'inquisiteur fut si clair, si froid, si incisif, que le superbe Arbues n'en put soutenir l'éclat inconcevable; celui qui faisait trembler Séville baissa les yeux devant un simple prêtre de l'Église chrétienne, il trembla devant un accusé. Le regard de Jean d'Avila était un éloquent et muet réquisitoire où l'inquisiteur aurait pu lire toutes ses iniquités les plus authentiques et les plus cachées, ses condamnations iniques, crimes commis avec audace en plein jour, et ses débauches secrètes, crimes plus abominables encore, qui bien souvent étaient la seule cause des premiers.

L'auditoire, glacé de terreur, car il comprenait le danger du courage, et cependant électrisé par les paroles de l'apôtre, ému de respect, d'enthousiasme, de reconnaissance, il n'était personne dans cette assemblée qui n'eût eu à bénir Jean d'Avila; l'auditoire attendait dans une anxiété profonde le résultat de cette séance.

On n'osait ni parler ni se communiquer sa pensée; mais plus d'un, dans cette foule attentive, était sous l'impression du même sentiment : un désir simultané de sauver leur saint prédicateur animait tous les cœurs.

Pierre Arbues comprit qu'avec un dialecticien comme Jean d'Avila, le triomphe était impossible : sans pousser plus loin la discussion, il fit un signe

au greffier qui avait écrit à mesure toutes les réponses de l'apôtre. Le greffier les lui remit; Son Éminence les lut de nouveau, comme pour s'exciter encore à punir une semblable audace, et, à chaque phrase, ses sourcils se contractaient davantage; une noire tempête de haine s'amassait sur ce front vaste et sombre, page effrayante où l'observateur pouvait lire tant de choses sinistres.

Après qu'il eut fini, il prit le registre où les dépositions étaient consignées, et après en avoir lu quelques lignes :

— C'est bien cela, dit-il; les dépositions des témoins sont parfaitement conformes aux réponses de l'accusé.

Les témoins qui ont signé au registre sont parfaitement d'accord entre eux; ils ont tous également affirmé que le prêtre Jean, surnommé Jean d'Avila, moine prédicateur de l'ordre des carmélites déchaussés, a non-seulement communiqué fréquemment avec des hérétiques luthériens, juifs ou mauresques, mais encore que, dans ses sermons, il a avancé des propositions contraires à la foi catholique. Ces témoins ayant juré sur l'Évangile de dire la vérité, nous devons nous en rapporter à leurs dépositions. Conformément aux lois de la très sainte inquisition, nous sommes donc forcé de condamner le prêtre Jean aux peines indiquées par nos très saintes lois inquisitoriales, à moins, toutefois, que l'accusé ne puisse prouver séance tenante, par la déclaration de douze témoins à décharge, qu'il a été faussement accusé.

En prononçant ces mots, l'inquisiteur porta les yeux vers le banc où se tenait Jean d'Avila; l'apôtre n'avait pas fait le plus léger mouvement, il avait écouté comme s'il se fût agi d'un autre; mais, dans l'assemblée, un grand murmure s'était élevé soudain, et le banc des témoins, naguère vide, avait été envahi par les plus marquants des hidalgos présents à cette séance, qui, tous, se disputaient la gloire d'exposer leur vie pour leur apôtre bien-aimé.

Il y avait dans la salle autant de témoins qu'il y avait de têtes pour rendre témoignage de l'innocence de Jean d'Avila.

Mais lui, en les voyant ainsi s'exposer pour lui à la mort, ou du moins à des peines très sévères, les regarda de son œil doux et paternel et leur fit signe de la main de se retirer.

En présence de cet amour universel son émotion était si grande, qu'il n'eut pas la force de parler. Deux larmes délicieuses, deux larmes d'une ineffable et céleste béatitude tombèrent de ces yeux si calmes qui ne s'étaient jamais émus que des souffrances des autres.

— Il est innocent ! il est innocent ! s'écrièrent à la fois toutes ces voix enthousiastes.

— Il nous a nourris quand nous avions faim.

— Il nous a consolés quand nous pleurons.

— Il a apaisé nos différends et ramené la paix dans nos familles.

— Il a béni les jeunes gens qui s'aimaient et réconcilié les époux désunis.

— Il est la gloire et le bonheur de l'Andalousie.

Ce fut comme un immense concert de bénédictions, un hurra général plus fort que la crainte qu'inspirait l'inquisition, quelque chose de spontané et d'irrésistible. Ces hommes semblaient obéir à une voix d'en haut qui les poussait invinciblement, au mépris de leur propre danger, à la défense d'une si noble cause.

En présence de cette manifestation générale, le farouche Arbues se sentit pris d'une vertigieuse pensée de haine; il crut, à force d'audace et de fermeté, pouvoir imposer à ce peuple lancé à la défense d'une cause si sainte; il igno-

rait que le peuple, ce terrible ennemi, est aussi dévoué pour les objets de son culte que farouche et impitoyable pour ceux qui l'ont blessé, et que sa colère ressemble à celle des vagues, qu'elle abîme ceux qui tentent de lui résister.

Décidé à lutter à force ouverte, Pierre Arbues méprisa cette manifestation générale et sacrée; et c'était le moment, ou jamais, de reconnaître la vérité de cet adage :

Voix du peuple, voix de Dieu.

Mais Pierre Arbues s'inquiétait bien de cela!

Les personnes qui avaient pu se placer sur le banc des témoins étaient là, debout, demandant à haute voix qu'on écoutât leur déposition. L'inquisiteur n'en tint compte; toutefois, n'osant rendre sa sentence publiquement après avoir refusé d'entendre les témoins, il usa de son subterfuge ordinaire, et se tournant vers les sbires placés à sa droite :

— La séance est suspendue, dit-il; qu'on remène l'accusé dans la prison.

Le peuple avait compris ce que cela voulait dire.

Un cri général s'éleva dans l'assemblée, et de nombreuses voix ardentes et obstinées s'écrièrent à la fois :

— Les témoins! les témoins! qu'on entende les témoins!

— Qu'on fasse évacuer la salle! s'écria Pierre Arbues en se levant pour sortir.

Jean d'Avila se leva comme pour suivre les sbires, et s'adressant au peuple, il lui dit avec douceur :

— Calmez-vous, mes amis, calmez-vous! on me fera justice, soyez-en sûrs.

En parlant ainsi, l'apôtre avait plongé son regard vers le fond de la salle, comme s'il eût attendu quelqu'un; personne n'arrivait.

Jean d'Avila leva les yeux au ciel et murmura avec une grande résignation :

— Que la volonté de Dieu soit faite!

Le peuple continuait de murmurer, et quelques-uns, audace inouïe à cette époque et en pareil lieu, quelques-uns osèrent franchir la barrière qui les séparait de l'accusé. Là, se jetant à genoux devant celui qu'ils nommaient leur père, ils baisèrent ses mains et son vêtement, non avec l'humilité du fanatisme, mais avec une vénération toute filiale, avec ce respect profond que la vraie vertu obtient sans le demander et qu'on accorde par peur au crime tout-puissant.

La scène menaçait de devenir orageuse; mais l'inquisition était prudente et précautionneuse.

En quelques instants, une triple haie de sbires armés et d'archers de la

¹ Le peuple avait compris ce que cela voulait dire. Lorsque, dans de rares occasions, l'inquisition avait l'audace de juger en public, il arrivait quelquefois qu'un accusé avait le courage de se défendre avec énergie et sans ménagement; dans ce cas l'inquisition, toujours adroite, renvoyait l'accusé dans les prisons sous prétexte que le tribunal avait besoin de s'éclairer afin de faire justice. Ce renvoi n'était qu'une vengeance digne de Néron; l'accusé qui osait ainsi braver l'inquisition échappait quelquefois aux flammes; mais il était soumis à toutes les tortures et finissait par mourir dans les cachots, les membres brisés et l'âme remplie de désespoir... Quelques années après sa mort son procès se terminait, l'accusé était déclaré coupable d'hérésie et, comme on le supposait mort impénitent, on exhuma ses ossements qu'on brûlait dans le prochain auto-da-fé, sa mémoire était flétrie jusque dans sa postérité et ses biens devenaient la proie de l'inquisition. Lorente rapporte plus d'un exemple de cette inique manière de procéder; presque tous ceux dont on brûlait les effigies et les ossements avaient été les victimes de ce procédé tout inquisitorial.

Sainte-Hermandad était étendue comme un long boa autour du peuple aggloméré dans la salle, en sorte que ces braves gens se trouvèrent soudainement enveloppés, et que pas un d'eux n'aurait pu sortir vivant de cette enceinte si telle eût été la volonté de l'inquisiteur.

Une grande mêlée devenait inévitable, car ce peuple ardent et courageux ne se fût pas laissé immoler sans résistance.

Jean d'Avila, qui vit tout d'un coup d'œil, frémit d'une sainte indignation, et en ce moment il eut regret à l'amour qu'il inspirait. Le danger de cette brave et loyale population l'émut plus que son propre danger.

Pierre Arbues, debout derrière son fauteuil, promena tout autour de la salle



Ils baisèrent ses mains.

le regard complaisant du chasseur, lorsqu'il voit le lion pris dans les filets qu'il lui a tendus.

Il fut heureux pour l'inquisition que la préoccupation où il était plongé l'eût distrait à ce point de lui-même; cela fut plus heureux encore peut-être pour l'inquisiteur. L'inquisiteur disposait, il est vrai, d'une force armée; mais que devient la force armée devant un peuple courageux poussé à bout, et exaspéré par des années d'oppression et de misère!

Pierre Arbues seul, aveugle comme tous les despotes, ne comprenait pas le danger pour lui.

Mais, en ce moment, la grande porte s'ouvrit à deux battants, les gardes et le peuple s'écartèrent avec toutes les marques d'un respect profond.

L'inquisiteur pâlit; celui qui venait d'entrer dans la salle du tribunal

était le président du conseil de la Suprême en personne, suivi de ses conseillers.

Parvenu en face de l'inquisiteur, le président s'arrêta ; il se trouvait placé à côté de Jean d'Avila.

Pierre Arbues baissa les yeux devant le chef du conseil de la Suprême, car celui-ci l'avait regardé d'un air de reproche et de courroux qui ne présageait rien de bon.

Le président se tourna alors vers l'apôtre, que deux sbires avaient déjà saisi par ses chaînes pour le reconduire en prison.

— Qu'on délivre cet homme ! dit-il d'une voix sévère.

Les liens qui retenaient Jean d'Avila tombèrent comme par enchantement.

— Monseigneur ? hasarda de dire Pierre Arbues.

— De quel droit avez-vous mis cet homme en jugement ? poursuivit le président ; vous n'avez pas même daigné communiquer son acte d'arrestation au conseil ; savez-vous que je pourrais...

— Il est vrai, balbutia Pierre Arbues, que cette formalité a été omise ; mais plus tard...

— Allez, dit le président d'une voix sévère, et, une autre fois, songez qu'une omission de cette nature est un crime. Le roi et le conseil veulent bien qu'on poursuive les hérétiques, mais qu'on le fasse avec des formes légales, afin que nous puissions juger par nous-mêmes de la culpabilité des accusés.

— Vous êtes libre, mon révérend père, ajouta le chef du conseil en s'adressant à l'apôtre avec une grâce infinie.

— Merci, monseigneur, dit Jean d'Avila, je n'attendais pas moins de Votre Éminence.

Pierre Arbues se retira la rage au cœur : son règne venait de finir.

— *Viva ! Viva !*... s'écria le peuple ; que Dieu et sa sainte mère bénissent le conseil de la Suprême !

Et ce bon peuple candide poussa des cris d'admiration enthousiaste, et il versa des larmes de joie pour cet acte de haute et infiniment adroite politique ¹, comme pour un acte d'héroïque dévouement ou de royale largesse.

Toujours est-il que l'acquiescement de l'apôtre de l'Andalousie fut pour Séville une joie universelle ; on crut qu'enfin Charles-Quint allait tenir toutes ses promesses, et le conseil de la Suprême acquit une immense popularité. Pourtant, hélas ! ce grand corps de l'État, presque entièrement composé d'archevêques et de prélats, montrait d'ordinaire un zèle tout aussi grand pour l'extirpation de l'hérésie ; mais le conseil, comme tous les pouvoirs possibles, était très jaloux de son autorité.

Empiéter sur ses droits ou avoir l'air de les méconnaître, était une offense qu'il pardonnait difficilement ; c'est ce qu'avait fait Pierre Arbues en négligeant de lui communiquer l'arrestation de Jean d'Avila. Ce défaut de forme, qui mit en jeu l'amour-propre blessé du conseil, fut certainement le salut de l'illustre prédicateur ².

¹ Ce fut en effet un grand acte d'adroite politique que de délivrer Jean d'Avila. En agissant ainsi, le conseil de la Suprême compromettait l'autorité d'un inquisiteur, mais en même temps il faisait croire au peuple en la loyauté et en la justice de l'inquisition, et par ce moyen il raffermissait la puissance du tribunal odieux qui a tant fait de mal à l'Espagne et qui eût fait périr la religion elle-même si la religion de Jésus-Christ avait pu périr.

² Saint Jean d'Avila naquit en 1504, à *Almodovar del Campo*, petite ville du diocèse de Tolède, de parents riches et très considérés dans le pays. Saint Jean étudia d'abord le droit civil et ca-

Pourquoi faut-il que les plus grands résultats soient dus le plus souvent aux plus misérables causes?... Cela entre peut-être dans les desseins de Dieu !...

Lorsque Jean d'Avila sortit de la salle, le peuple l'éleva dans ses bras comme sur un pavois, et toute cette population, folle, enivrée de joie et d'espérance, le ramena en triomphe jusqu'à son humble demeure, en criant d'une voix pleine d'allégresse :

— Vive notre apôtre bien-aimé ! vive le roi ! vive monseigneur le président de la Suprême !

nonique à l'université de Salamanque, suivant le vœu de ses parents, qui le destinaient au barreau ; mais sa vocation pour le sacerdoce était irrésistible. Dieu l'appela aux hautes fonctions de prédicateur. Ses parents, ne voulant pas contrarier ses goûts, voyant en lui se développer un homme vertueux, un ministre de Dieu selon l'Évangile, l'envoyèrent à Alcalá d'Hénarès, où il étudia la théologie avec ardeur.

Aussitôt qu'il eut reçu les ordres sacrés, Jean d'Avila voulut partir pour les Indes occidentales, où, disait-il, il y avait une ample récolte à faire. Dans ce but il se rendit à Séville, où avant d'entreprendre son voyage il consulta don Alphonse Manrique, alors archevêque de cette cité, et depuis inquisiteur général. Ce prélat conseilla à Jean de renoncer à son projet, et de se livrer à la prédication. Saint Jean suivit ce conseil, après avoir longtemps lutté contre sa propre modestie ; mais à peine avait-il commencé à prêcher, ses discours étaient si sublimes, ses doctrines si évangéliques, son langage si éloquent, sa vie si sainte, que Séville, et bientôt après toute l'Espagne, le salua du nom d'apôtre de l'Andalousie.

Mais ni la sainteté de sa vie, ni l'éloquence de sa parole, ni la pureté de ses doctrines, rien ne put le défendre contre l'envie des autres moines, qui le dénoncèrent à l'inquisition. Ce tribunal qualifia d'hérésie la tolérance de Jean d'Avila, et comme il ne voulut jamais, dans ses sermons, maudire ni anathématiser morisques, juifs, ni hérétiques, l'inquisition le mit en accusation et le poursuivit comme schismatique. Enfin, nonobstant la protection d'Alphonse Manrique, devenu inquisiteur-général le 10 septembre 1528, Jean d'Avila fut enfermé dans les cachots du saint office en 1528 ; il y demeura pendant cinq années, jusqu'en 1534, époque où, grâce à un défaut de forme dans son procès, il fut acquitté et mis en liberté, nonobstant l'accusation de luthéranisme et d'illumination qui pesait sur lui. En accusant Jean d'Avila, l'inquisition avait négligé d'en faire part au conseil de la Suprême. Saint Jean d'Avila mourut à Montilla en 1569, âgé de soixante-cinq ans. Il a laissé un grand nombre de lettres adressées à saint Jean de Dieu, à Fray Luis de Grenade et à beaucoup d'autres de ses disciples. Ces lettres sont autant d'épîtres apostoliques. Il a aussi écrit beaucoup de sermons, dont un seul volume a été imprimé en Hollande en 1617. Ce volume, que j'ai lu à la bibliothèque des jésuites de Séville en 1817, et que les Français avaient respecté, n'existe plus. La populace l'a brûlé sur la plaza Mayor en 1823, à l'instigation des moines de Saint-Dominique, qui ont toujours qualifié le saint apôtre de l'Andalousie de *marcano*, hérétique.



XLV

MARIAGE ET FUNÉRAILLES

Dans les caveaux de la Garduna, immenses souterrains creusés durant les guerres des Maures contre les catholiques, pour servir de communications secrètes aux troupes, Mandamiento avait fait cacher Estevan, Dolores et Juana.

Le coffre dans lequel on avait transporté le corps de Manuel Argoso avait été échangé contre un grand cercueil de bois de cèdre procuré par les gardunos. La plus grande partie de l'or qu'Estevan avait pu sauver de sa fortune, qu'il était forcé d'abandonner au fisc¹, avait payé toutes ces complaisances.

Rien n'était plus dévoué que les gardunos à celui qui les payait.

(1) Lorsqu'un citoyen, accusé ou simplement soupçonné d'hérésie, quittait l'Espagne, tous ses biens étaient immédiatement confisqués au profit du roi et de l'inquisition; mais comme l'inquisition passait avant le roi, ce dernier n'avait que le quart des biens confisqués. Il est vrai que, dans ses vols juridiques, l'inquisition gagnait sa part en intentant un procès à l'exilé, en faisant brûler son effigie et en poursuivant tous ses parents et même tous ses amis.

Le cercueil qui enfermaient les restes mortels de celui qui avait été gouverneur de Séville était déposé dans un de ces caveaux, sur des escabelles de bois.

Selon l'usage du temps, le visage du mort était resté à découvert; mais on avait eu soin de revêtir le corps d'une chemise de toile de Hollande très fine et très blanche. Manuel Argoso avait les mains croisées sur sa poitrine, et ses paupières étaient entièrement fermées. La mort avait rendu à ce visage, naguère si souffrant et si pâle, une indicible sérénité.

La piété de José n'avait point abandonné ses amis dans cette pénible circonstance.

Juana, la vieille nourrice du jeune moine, Juana, si forte et si dévouée, pria à côté de Dolores pendant cette triste veille mortuaire; elle recevait dans son sein les larmes de la jeune fille désolée.

De son côté, Jean d'Avila, le courtisan de toutes les infortunes, Jean d'Avila n'avait pas été plutôt délivré des cachots de l'inquisition, qu'averti par la Chapa, il était accouru à la Garduna.

Sa présence inespérée avait été pour Estevan et pour sa fiancée une consolation bien douce.

Il était environ minuit.

Jean d'Avila et José, agenouillés près du cercueil, récitaient lentement les prières des funérailles. Dolores sanglottait à quelques pas d'eux; mais ni Estevan ni Juana n'osaient essayer de la consoler; ils se contentaient de pleurer avec elle.

C'était un moment bien solennel, le dernier adieu de la mort à la vie; l'instant suprême où l'être matériel de celui que Dolores avait tant aimé allait retourner au néant.

A l'une des extrémités du caveau avait été dressée, en guise d'autel, une simple table de bois, couverte d'une nappe blanche et surmontée d'un grand crucifix.

Deux candélabres d'argent massif, propriété de Mandamiento, supportaient chacun trois bougies de cire jaune, et dans une coupe de vermeil ciselé, un rameau de buis trempait dans l'eau bénite.

C'était là le seul luxe de cette funèbre cérémonie; les ciselures du métal, les facettes polies des candélabres, brillaient d'un éclat étrange dans ce lieu sombre, triste et nu, et la figure du Christ, blanche, douce et inclinée, semblait pleurer avec les affligés agenouillés devant elle.

La voix grave et pénétrante de Jean d'Avila avait une onction infinie, à laquelle se mariait, avec un certain charme de tristesse, le timbre plus doux et plus voilé de José.

De temps à autre, des sanglots, qui malgré ses efforts pour les contenir s'échappaient de la poitrine de Dolores, venaient seuls mêler leur navrante harmonie au récitatif des deux religieux.

Cette cérémonie des funérailles, ainsi dépouillée de la pompe et du bruit que lui prête l'orgueil mondain, avait quelque chose de saisissant et de profond dû à la nécessité impérieuse où on était de la célébrer ainsi la nuit, dans un lieu inconnu, et à l'abri de tous les regards.

Cette pauvre jeune fille, obligée de se réfugier chez des malfaiteurs afin de pouvoir rendre les derniers devoirs à son père; ces deux moines, dont l'un venait d'échapper à l'inquisition, dont l'autre appartenait au saint office; cette vieille Juana, personnage étrange, qui semblait n'avoir été créée que pour assister aux souffrances des autres, tant elle semblait indifférente à son propre

sort, tout cela avait quelque chose d'excentrique, de mystérieux, qui ressemblait à une légende ou à un roman.

Oh ! c'est que le quinzième et le seizième siècles furent féconds en drames incroyables et terribles, si bien qu'aujourd'hui, sans l'autorité des auteurs espagnols qui ont vécu pendant ces époques malheureuses, et qui certes étaient trop loyaux pour mentir ; sans l'autorité des annales dont on ne peut contester l'authenticité, on refuserait peut-être de croire à ces histoires presque invraisemblables tant elles renferment d'horreurs...

C'était un incident affreux que celui que nous racontons, et pourtant cette cruelle tragédie n'était pas encore dénouée.

De tous les personnages présents à cette scène, Estevan était peut-être le plus triste. A la douleur que lui causait la mort de son beau-père, se joignait la conviction amère de son impuissance à lutter efficacement pour sa patrie. Il comprenait avec un désespoir incommensurable que la gloire de libérateur ne lui était pas réservée, et dans ce sentiment si amer, il entraînait certainement moins de déception d'amour-propre, d'orgueil humain, que de pitié pour son pays, de compassion pour les victimes de l'insatiable ambition de Rome, du clergé et des gouvernants.

Dans ses idées larges et avancées, Estevan avait quelquefois rêvé la délivrance de l'Espagne ; en ce moment, il ne l'espérait plus que dans un lointain avenir.

C'était là ce qui jetait sur son front si jeune un voile noir d'insurmontable tristesse, que son amour même pour Dolores était impuissant à dissiper.

La vie de la femme pourrait bien se traduire par un seul mot : « Amour. » Mais à l'homme, il faut autre chose encore ; l'homme fort et courageux ne concentre pas son existence entière dans une individualité ; il embrasse un but plus large et plus complexe, et avant le nom même de la femme aimée, il y a un autre nom qui fait vibrer toutes les cordes de son âme, ce nom, c'est celui de patrie !...

Patrie !... ce mot si doux résonnait maintenant comme un glas funèbre aux oreilles du jeune comte de Vargas ; le lugubre récitatif des deux moines, ce terrible *De profundis*, dont l'expression déchirante remplit l'âme d'angoisses, et fait courir dans toutes les veines un frisson glacé ; ce terrible *De profundis* était pour lui le dernier cri d'angoisse de son pays opprimé, l'adieu suprême que l'Espagne semblait jeter, avant de mourir, du fond de l'abîme où on l'avait plongée.

De temps à autre, Jean d'Avila interrompait les prières pour verser sur le corps l'eau sainte qui purifie ; puis il retournait s'agenouiller auprès de José et continuait l'office des morts.

Tout le temps que dura cette triste cérémonie, Estevan, la tête appuyée dans ses deux mains, ne se détourna pas une seule fois ; mais lorsque Jean d'Avila eut prononcé les derniers versets de la prière des morts, rendu au sentiment de ce qui se passait autour de lui, Estevan se releva et se rapprocha de Dolores ; il comprit que son amour pour son pays ne pouvait entièrement absorber celui qu'il éprouvait pour sa fiancée, et que, veiller sur elle, la rendre heureuse, était aussi pour lui un devoir sacré.

En ce moment, deux hommes de la Garduna entrèrent pour enlever le cercueil.

Dolores comprit que le moment suprême était venu ; et comme, malgré la douceur de son caractère, elle avait une de ces volontés énergiques qui dans les

grandes circonstances de la vie savent dominer jusqu'à la douleur, elle s'avança d'un pas ferme vers le lit funèbre où reposait son père.

Estevan voulut la retenir.

— Laissez-moi, dit-elle en le repoussant doucement, mais avec fermeté, laissez-moi lui dire un dernier adieu.

Elle s'avança alors vers le cercueil, s'agenouilla sur la terre nue, puis elle s'inclina vers le mort bien-aimé, posa ses lèvres sur ce front pâle, le baisa par trois fois, et, se relevant avec courage, elle alla s'asseoir à l'extrémité la plus reculée du caveau.

La force qui l'avait un moment soutenue l'abandonna ; elle cacha sa tête dans ses mains pour ne rien voir de ce qui se passait autour d'elle.

Estevan et Juana ne la perdaient pas de vue.

Les gardunos, avec toutes les précautions possibles, enlevèrent le cercueil et le transportèrent dans un caveau plus grand encore et plus reculé.

Là, les attendaient sept ou huit frères de l'ordre, hommes et femmes.

Lorsqu'ils eurent déposé le cercueil sur le sol, deux coberteras des plus vieilles s'emparèrent du cadavre.

Ces deux hideuses créatures, à peine couvertes d'un méchant haillon de laine noire, avaient retroussé jusqu'au coude la manche de leur *jupon*, et laissaient voir leurs mains et leurs bras maigres et tannés, sillonnés de grosses veines bleuâtres.

Leurs cheveux, rares, grisonnants et ébouriffés, se relevaient en désordre à la nuque sous une mona de ruban noir et fané, devenue grise à force de crasse et de poussière. Leur cou long et maigre se laissait voir sans pudeur sous un fichu en désordre, et de leurs pieds nus, aplatis et sordides, elles foulaient en chancelant le sol terreux du souterrain.

Chacune de ces deux vieilles femmes était armée d'un couteau en serpette récemment affilé.

Une table boiteuse, longue d'environ six pieds, avait été placée dans le caveau.

Les coberteras y étendirent le corps du gouverneur et se mirent à l'œuvre.

Et, semblables à des oiseaux de proie habitués à la vue des cadavres, ces deux vieilles femmes ouvrirent le corps du haut en bas comme eût pu le faire un anatomiste ; puis elles en retirèrent les entrailles et le cœur avec une dextérité incroyable.

Deux guapos prirent les entrailles, les déposèrent dans le cercueil, y mêlèrent quelques aromates ; puis, tous les gardunos qui étaient présents s'agenouillèrent autour de ce cercueil, et marmottèrent quelques prières ; puis, enfin, on descendit le cercueil dans une grande fosse qui avait été préparée, et les gardunos le recouvrirent de terre.

Pendant ce temps, une des coberteras avait placé le cœur dans une boîte d'argent, après l'avoir soigneusement embaumé avec de précieux aromates connus des Gitanos, race venue d'Égypte ; sa compagne avait soigneusement lavé le corps avec des eaux parfumées.

Après l'avoir essuyé avec des linges très fins, ces deux femmes l'étendirent sur une grande toile d'un gris argenté, tissée avec du fil d'amiante, chose rare et précieuse. Mais qu'y avait-il de rare pour les gardunos.

Lorsqu'elles eurent ainsi disposé le cadavre et enfermé le cœur, les coberteras s'agenouillèrent, et se mirent de nouveau à prier ; en même temps elles aspergeaient le corps d'eau de senteur avec une branche de cèdre, et mar-

mottaient tout bas des prières inintelligibles, formules bizarres empruntées à tous les rites, et accommodées à leur usage par une superstition ignorante quelque peu mélangée d'un insoucieux scepticisme.

C'était horrible à voir ; ces deux vieilles femmes hideuses, les mains et les bras encore saignants, agenouillées devant ces restes humains, priant des lèvres un Dieu ou un démon inconnu, dont elles n'avaient pas même la conscience, ou plutôt récitant par habitude des paroles incohérentes et bizarres : cadavres encore debout qui ensevelissaient un cadavre couché !...

Les gardunos attendaient avec calme qu'elles eussent fini.

Au bout de quelques minutes, elles se relevèrent ; une d'elles remit la boîte qui renfermait le cœur à un jeune guapo, en lui disant :

— Garde-moi bien cela.

Puis enfin les deux sibylles, armées de ciseaux et d'aiguilles, enveloppèrent soigneusement le corps dans la toile d'amiante, le cousirent partout avec du fil arraché au tissu même de la toile ; puis s'étant assurées qu'il était hermétiquement cousu, elles se retournèrent vers les gardunos en disant :

— C'est fait.

Ce fut alors le tour des guapos.

Au milieu du caveau, on avait creusé une grande fosse en forme de croix, couverte à son orifice d'une énorme grille de fer.

La partie de cette fosse qui représentait la tige de la croix avait été remplie de charbon ; celle qui formait les bras devait servir de conducteur à l'air, en sorte qu'en passant alternativement d'un côté à l'autre, et se dépouillant de son oxygène, il entretenait constamment la combustion.

En effet, le charbon qui remplissait la fosse était déjà incandescent, et à cause de la grande quantité qu'on y en avait mise, il flambait plutôt qu'il ne brûlait. Des conduits d'air avaient été soigneusement ménagés dans le souterrain pour que le gaz ne pût asphyxier personne.

Les deux gardunos qui avaient pris le corps le déposèrent alors sur la grille déjà rougie, et qu'on ne distinguait presque plus au milieu des charbons ardents.

A peine eut-on déposé le corps sur le feu, qu'une flamme bleuâtre s'éleva tout autour comme si elle eût été avide de le dévorer.

A mesure que le feu consumait le cadavre, la toile d'amiante devenait d'une blancheur éblouissante et brillait comme de l'argent fondu au milieu de ce brasier.

Bientôt, une odeur forte et désagréable se mêla à celle du gaz acide carbonique. Des gardunos pouvaient seuls rester dans un pareil lieu. Ils n'en parurent nullement incommodés ; et avec une impassibilité toute espagnole, ils attendirent que le corps eût été consumé jusqu'à ce qu'il n'en restât plus qu'un peu de cendre.

Alors, ils enlevèrent la toile d'amiante qui était devenue souple comme de la mousseline, et ressemblait à un grand sac presque vide ; dès qu'elle fut refroidie, ils l'ouvrirent, en retirèrent soigneusement la cendre jusqu'à la dernière parcelle, et l'enfermèrent dans un sachet de cuir de Maroc, d'environ une palme carrée, garni de plusieurs courroies.

Cette opération terminée, le garduno qui avait été commis par Mandamiento pour présider à la cérémonie, dit, en prenant le sachet dans ses deux mains :

— Ceci me regarde ; la boîte d'argent sera confiée à Garabato, ajouta-t-il en

désignant le jeune postulant, favori de Mandamiento, que nous avons déjà vu figurer au commencement de ce livre.

La cobertera qui avait embaumé le cœur le remit avec sa boîte à celui qui en était chargé.

Puis enfin, deux autres gardunos jetèrent une grande quantité de terre sur le charbon qui était resté dans la fosse, et tout fut dit. La cérémonie était achevée.

Pendant que s'accomplissaient ces étranges funérailles, une scène bien différente se passait dans le premier caveau.

Après que les gardunos eurent emporté le cercueil, Jean d'Avila s'approcha de la fille du gouverneur, qui, ainsi que nous l'avons dit, était allé s'asseoir à



Estevan et Dolores étaient unis pour toujours.

l'extrémité du souterrain, et cachait sa tête dans ses mains pour pleurer en liberté.

Lorsque l'apôtre fut près d'elle, il l'appela doucement par son nom.

Au son de cette voix amie, Dolores releva son visage baigné de larmes.

— Ma fille, continua Jean d'Avila, votre douleur est sainte et je la partage ; et pourtant, au nom même de celui que vous pleurez, je vous prie de vous montrer forte et courageuse ; tous vos devoirs ne sont pas encore accomplis.

— Que me reste-t-il donc à faire ? demanda-t-elle avec cet étonnement stupide où nous jettent les grandes douleurs.

L'apôtre la prit doucement par la main, et, l'aidant à se relever, il l'a con-

duisit vers Estevan qui, par respect, n'avait osé s'approcher d'elle, et se tenait debout à quelque distance, les bras croisés sur sa poitrine.

En voyant l'apôtre s'avancer avec sa fiancée, il alla au-devant d'eux ; Jean d'Avila plaça alors la main de Dolores dans celle du jeune homme, en lui disant avec douceur :

— C'est la volonté de votre père.

— C'est la mienne aussi, répondit Dolores avec une noble franchise.

Cette chaste fille avait trop de vraie vertu pour recourir à cette pudeur de convention qui pose sur les lèvres des femmes tant de paroles démenties par leurs actes.

Estevan prit avec transport la main de celle qu'il aimait.

José le regardait en silence, et une espèce de délire, une fièvre intérieure et morale brillait dans ses regards plus ardents encore que de coutume.

— Mon frère, dit Jean d'Avila en s'adressant au jeune dominicain, c'est vous qui allez bénir nos deux amis.

José releva brusquement la tête comme si ces paroles eussent interrompu un rêve.

— Moi ? dit-il avec amertume ; moi, bénir l'union de ces deux enfants ? Non, mon père, non, cela ne se peut pas... C'est un droit qui vous revient, ajouta-t-il d'un ton calme et soumis, en baissant les yeux sous le regard profond de Jean d'Avila.

— Qu'il soit fait ainsi que vous le désirez, dit-il ; venez, mes enfants, c'est moi qui vais vous unir.

Il entraîna les deux fiancés.

José et Juana se rapprochèrent l'un de l'autre et échangèrent quelques mots à voix basse, pendant lesquels Juana essuya une larme qui glissa de ses yeux desséchés sur sa joue pâle et flétrie.

Lorsqu'ils furent auprès de la table où était le crucifix, Estevan et Dolores s'agenouillèrent.

Chacun d'eux avait au doigt un anneau de fiançailles ; ils les échangèrent de nouveau, et Jean d'Avila les bénit. Puis, après les questions d'usage, questions bien simples, formulaire du mariage évangélique, le franciscain prononça les paroles sacramentelles...

Pendant ce temps, agenouillés l'un près de l'autre, dans un pieux et triste recueillement, les deux fiancés priaient, et malgré leur tristesse, un éclair de bonheur dorait encore ces deux avenir qui allait se confondre en un seul.

Dolores était pâle et émue ; tant de choses terribles avaient précédé ce moment, qu'elle doutait si ce n'était point là encore une de ces déceptions cruelles qui depuis quelques mois présidaient à sa vie. Et pourtant, lorsqu'elle appuya sa main dans la main d'Estevan, et qu'elle sentit cette main pressée par celui qui allait être le guide et le soutien de sa faiblesse, un soupir profond souleva sa poitrine ; elle attacha sur Estevan un regard céleste, sublime prière d'amour plus éloquente que la parole même.

Lorsqu'ils se relevèrent, Estevan et Dolores étaient unis pour toujours.

José alors s'avança vers le jeune couple et leur dit avec un accent intraduisible et une voix vibrante d'émotion :

— Maintenant, mes amis, partez, soyez heureux, et ne vous séparez jamais !

A ce moment, un garduno entra dans le souterrain. Envoyé par le maître, il venait savoir si Mandamiento pouvait se présenter à leurs seigneuries.

— Le maître peut venir, dit Jean d'Avila.

Avec son assurance ordinaire, Mandamiento alors se présenta.

— Tout est prêt pour le départ de leurs seigneuries, dit-il ; deux mules des plus solides les attendent. Mes gardunos les suivront à pied pour leur servir d'espolistas¹. Voici en outre le mot d'ordre, afin que dans tous les endroits où leurs seigneuries pourront rencontrer des frères de la Garduna, au lieu de leur être nuisibles, ils leur prêtent aide et protection.

En même temps, Mandamiento remit à Estevan un morceau de parchemin sur lequel était tracé un mot presque illisible.

C'était le *firman* qui devait protéger la fuite des proscrits à travers les chemins d'Espagne, infestés de gardunos².

— Voici, ajouta le maître, les deux frères qui doivent vous accompagner : ils sont des plus braves et des plus loyaux.

Et il désignait le guapo et le postulant chargés des restes mortels du gouverneur, qui entraient en ce moment dans le souterrain.

— Où nous rejoindrez-vous, mon père ? demanda Estevan à Jean d'Avila.

— A Cadix, répondit l'apôtre ; j'y serai aussitôt que vous, mais j'y arriverai par une autre voie ; il n'est pas bon que nous prenions le même chemin.

— Et vous, don José ? demanda Dolores avec chagrin, car elle éprouvait pour le jeune moine une amitié toute fraternelle.

— Moi ! où il plaira à Dieu, répondit José avec une déchirante expression de découragement absolu et d'abandon de soi-même.

Au moment de se séparer de ces deux êtres en faveur desquels il s'était un instant rattaché à l'existence, José faiblissait comme toutes les âmes tendres devant une nouvelle tristesse de cœur.

Toutefois, habitué depuis longtemps à maîtriser ses sensations, il se tourna vers Juana, et lui dit d'une voix douce mais pressante :

¹ *Espolista*, éperonneur ; ce mot vient du mot *espuela*, éperon ; les Espagnols appellent *espolistas* certains hommes dont le métier consiste à marcher à pied devant les mules des voyageurs et surtout devant celles des moines. L'*espolista* est à la fois le valet de pied, le guide et le gardien des personnes qui l'emploient. Les *espolistas* espagnols sont des marcheurs infatigables, des hommes dévoués à leurs voyageurs et d'un courage à toute épreuve. On les appelle *espolistas* parce qu'on prétend qu'en marchant ainsi devant les mulets ils les excitent à marcher. Un bon *espolista* et une mule de moine doivent pouvoir faire de dix-huit à vingt lieues espagnoles (environ cent vingt kilomètres) par jour.

² Les gardunos, et, après leur destruction, les bandits renommés d'Espagne, avaient, et ont encore dans presque toutes les villes et dans la plupart des *ventas* ou auberges isolées sur les grands chemins, des courtiers ou *assureurs* autorisés par eux à lever une certaine contribution sur les voyageurs, et à donner en échange à ces derniers un mot d'ordre qui les met à l'abri de tout attentat dans un rayon de tant de lieues. En 1823, tout voyageur qui voulait ne pas être inquiété de Madrid à Cadix n'avait qu'à voyager dans une des galeras de Pedro Ruiz ; seulement les places dans ces galeras (espèces de fourgons couverts de roseaux et d'une grosse toile blanche) étaient payées trois fois ce qu'aurait coûté la diligence, puis cinq pour cent sur toutes les valeurs dont on était porteur. Moyennant cet arrangement, on pouvait voyager tranquille ; les voleurs n'attaquaient jamais les galeras de Pedro Ruiz. Dans l'Estramadure, à Mérida, l'hôte de la *posada de las Tres-Cruces*, l'aubergiste des Trois-Croix, vous donnait un mot d'ordre moyennant deux doublons (40 francs). Arrivé au *Confessionnal*, lieu où l'on ose à peine passer, et où l'on peut être tué sans voir le meurtrier, les bandits se présentent à vous, vous couchent en joue et vous demandent la bourse ou la vie, dans l'intention de vous prendre l'une et l'autre ; mais ne craignez rien si vous avez le mot d'ordre ; vous n'aurez qu'à le prononcer pour voir tous ces coquins relever leurs *trabucos*, ôter leur chapeau et vous dire le plus poliment du monde : *Vaya Su Merced con Dios, caballero* (que Votre Seigneurie aille avec Dieu !) En 1822, j'ai moi-même payé 40 francs au *tío Alejo*, au père Alexis, qui m'a donné en échange deux mots latins : *Vade retro*. Ces deux mots ont changé quatre mauvais gueux, qui se présentèrent à moi dans le *Confessionnal*, en quatre manants plus inoffensifs que des agneaux.

— Ma bonne nourrice, tu vas partir aussi, n'est-il pas vrai ?

— Moi ! fit Juana avec une sublime expression de courage, moi, partir si vous restez !

— Je vous rejoindrai tous dans quelques jours, ajouta vivement José avec une volubilité qui déguisait mal son émotion ; vois-tu, ma bonne Juana, il faut quitter l'Espagne, nous aussi ; personne n'est plus en sûreté ici.

— Je ne la quitterai qu'avec vous, mon José, dit résolûment la nourrice.

— Oui, mais tu partiras la première avec nos amis, tu seras moins remarquée ; et dans quelques jours, lorsque j'aurai réalisé les fonds qui me restent, je vous rejoindrai tous... Allons, Juana, tu partiras ce soir...

— Je ne partirai pas, dit-elle d'une voix brève.

— Je le veux, Juana, ajouta sévèrement José ; mais il était si pâle, et son œil, d'ordinaire si brillant, était tout à coup devenu si terne, qu'on voyait bien qu'il était intérieurement en proie à un violent combat.

A ce mot : « Je le veux, » Juana baissa tristement la tête, et répondit d'une voix éteinte :

— Je partirai.

— Oh ! tant mieux ! s'écria Dolores ; José nous suivra donc aussi...

Les forces du jeune religieux étaient à bout ; ses mains tremblaient d'une convulsion nerveuse, que toute l'énergie de sa volonté avait peine à dissimuler ; il chancelait sur ses jambes, et ses paupières se fermaient par une contraction involontaire.

Cependant, le courage moral triompha de la nature physique. Par un effort surhumain, il tendit la main aux nouveaux époux, retrouva assez de force pour serrer convulsivement la leur ; puis il se jeta sur le sein de Juana, l'étreignit avec une tendresse pleine de passion désespérée, et y laissa deux larmes jusqu'alors contenues.

— A bientôt, ma Juana, lui dit-il ; nous nous rejoindrons, sois tranquille.

— Je n'en doute pas, mon fils, répondit la vieille nourrice ; certainement nous nous rejoindrons.

Tout était prêt.

— Messieurs, dit Mandamiento, hâtez-vous ; vous aurez à peine le temps de faire deux lieues avant le jour pour arriver à la première résidence d'une confrérie, où vous passerez la journée : car, vous le savez, vous ne pourrez voyager que la nuit.

Sur l'ordre du favori de l'inquisiteur, une troisième mule avait été préparée pour Juana.

La petite caravane partit.

José et Jean d'Avila restèrent seuls.

— Mon père, dit José, avant de nous quitter, bénissez-moi.

— Mon fils, dit Jean d'Avila de plus en plus surpris des manières du jeune dominicain, la comtesse Estevan de Vargas n'était pas ce soir la plus triste de nous.

— Oh ! non, répondit José d'un accent énergique ; maintenant que Dolores n'a plus besoin de vous, mon père, priez pour José.

— Sois béni et consolé, toi qui souffres ! dit l'apôtre avec une douce compassion.

Mais, comme si José eût craint de se laisser entraîner à une trop grande confiance, il s'éloigna brusquement et se dirigea vers la maison de Juana.



XLVI

LA JUSTICE DE DIEU

C'était le troisième jour après la miraculeuse délivrance de Jean d'Avila : miraculeuse, tant un triomphe pareil était rare.

Dans la petite maison de Juana, au milieu de la salle basse où d'ordinaire la nourrice de José avait coutume de passer ses longues et solitaires journées, le jeune moine était seul.

Assis sur un large divan brodé des mains de Juana, José, pâle et défait, était nonchalamment appuyé sur des coussins.

Sa main blanche et diaphane soutenait sa tête affaissée ; deux auréoles bleuâtres entouraient ses yeux fatigués ; une sombre exaltation, une pensée profonde et unique donnaient à ses larges prunelles noires une fixité effrayante, tandis qu'un extrême abattement physique se faisait remarquer dans tous ses membres.

Depuis le départ de Dolores et d'Estevan, José était resté seul dans cette demeure déserte ; il n'avait rien mangé depuis deux jours !

Pourtant, ce n'était pas là le résultat d'un ascétisme outré ou d'un stupide fanatisme; pendant les deux jours et les deux nuits qui venaient de s'écouler, les lèvres du jeune moine n'avaient pas prononcé une seule parole.

Depuis longtemps José ne priait plus.

Il s'était fait dans sa tête un immense chaos de pensées dominées par une seule, qui revenait constamment sous toutes les formes, mais sans suite et sans ordre; un monstre à mille têtes, une hydre dévorante qui dardait à la fois ses mille langues enflammées pour l'halluciner et le briser de fatigue.

Pendant ces deux mortelles journées, le dominicain vit repasser devant lui des choses incroyables et terribles, des scènes fantasmagoriques impossibles; des anges et des démons, du rire et des larmes; une blanche colombe appelée vérité, secouant avec horreur ses ailes ensanglantées, et remontant vers le ciel après avoir jeté sur la terre un regard d'immense tristesse.

Puis José s'entretint avec un être invisible et charmant qui l'appelait doucement par son nom, et qui parfois soulevait d'une main douce et caressante ses bras fatigués en lui disant : Allons.

José faisait un effort pour se relever et suivre cet être chéri qui l'appelait; mais alors une main de fer se posait sur son bras débile et le forçait à se rasseoir en lui criant d'une voix rude et fatale :

— Pas encore !

Alors le jeune moine cachait sa tête tout entière dans les coussins de velours, pour échapper à cette vision cruelle; puis il se relevait furieux et désespéré. Une joie funeste éclairait son regard farouche, ses dents blanches et brillantes claquaient convulsivement, et de sa main frêle et nerveuse il serrait avec rage un poignard au manche d'ébène, dont la petite lame affilée avait l'éclat et la dureté du diamant.

— Attendre ! attendre ! murmurait-il par intervalles; il y a sept années que j'attends !...

Enfin, pour la dernière fois, il alla retourner la clepsydre qui lui avait servi à compter les longues heures de cette mortelle journée.

La neuvième heure de la matinée venait de commencer.

En ce moment, le regard de José s'arrêta sur une toile de tapisserie commencée par Juana, ouvrage merveilleux qui avait charmé les loisirs de cette pauvre vieille femme si triste. La toile toute ouverte sur une table, et l'aiguille garnie de laine, semblaient attendre celle qui, sous ses mains débiles, avait fait éclore toutes ces fleurs brillantes, ces roses de l'Alhambra au calice si vermeil et si pur, et ces palmiers d'Afrique, dont le feuillage semblait onduler et frémir au caprice de la brise.

A cette vue, la poitrine du jeune moine, brûlante et aride comme le désespoir, se gonfla d'une tristesse amère, mais moins desséchante; un attendrissement profond mouilla de larmes ses yeux ardents, et il déposa un baiser plein de tendresse sur cette toile insensible.

— Pauvre Juana ! s'écria-t-il, comme j'ai brisé ta vie aussi... Oh ! te voir, te voir une heure encore, appuyer ma tête sur ton sein qui m'a nourri ! ne pas être seul, seul au monde ! ajouta-t-il d'une voix déchirante en promenant son regard effaré autour de cette chambre déserte.

— Pourtant, j'ai bien fait de la soustraire au danger; maintenant elle est libre; ma triste existence ne pèsera plus sur la sienne; je lui ai donné des amis qui seront des enfants pour elle. Pauvre Juana !... oh ! comme elle va pleurer quand elle saura qu'elle ne doit plus me revoir !...

José regarda la clepsydre, elle ne contenait plus qu'une très petite quantité de sable.

— Oh ! le temps, s'écria-t-il, le temps emporte tout avec lui... la douleur et la joie, la beauté et la jeunesse, les grandeurs et la gloire... Une seule chose résiste à ses efforts et ne s'use jamais, c'est la haine... la haine qu'on emporte dans la tombe, et qui ne s'éteint pas même après avoir dévoré la vie.

— Allons ! poursuivit-il avec un grand soupir, comme s'il eût fait un sublime effort pour briser les derniers liens qui le retenaient encore à cette vie, tout est fini ici-bas ! un autre monde me réclame, la dernière heure sonne... marchons !

En parlant ainsi, le jeune moine rajusta sa tunique en désordre, couvrit ses épaules de son manteau; puis, s'approchant d'un bahut qui renfermait quelques fioles pleines de diverses liqueurs, il en choisit une qu'il avala d'un trait.

C'était un précieux élixir composé par Juana.

A peine José l'avait-il bu, que son front si pâle s'empourpra d'une légère teinte de rose, ses yeux abattus et cernés reprirent un air de vie, un éclat à tromper les yeux les plus exercés; sa main cessa de trembler; il marchait d'un pas ferme et assuré; il était prêt pour la lutte.

Le dernier grain de sable glissa avec la rapidité de la pensée sur le verre blanc et poli du sablier; en même temps, la cloche de la cathédrale sonna par trois fois; elle annonçait la fin de la messe.

— Voici l'heure ! s'écria José.

Il s'élança vers la porte et sortit sans se retourner.

C'était le moment convenu pour son rendez-vous avec Pierre Arbues.

José marchait très vite, et sa main droite, cachée sous sa tunique, serrait avec force le manche de son poignard.

La journée était admirable; un soleil éclatant brillait dans un ciel d'un bleu vif, et puis la chaleur commençait à devenir très forte, et dans les rues inondées de lumière, le peuple, revêtu de ses habits de fête, abondait en ce moment.

On sortait de la grand'messe, et chacun se readait chez soi ou à la taverne pour dîner.

Ces brunes figures andalouses brûlées par le soleil, race encore arabe par le sang et par la couleur; ces vives manolas aux hanches flexibles, ces majos élégants et coquets, tout ce peuple naturellement si gai, si expansif, si causeur, portait empreints sur le front la tristesse de la servitude, le sombre ennui de la peur.

Ces grands yeux noirs pleins de flammes restaient le plus souvent voilés sous leurs larges paupières mobiles, et toutes ces lèvres frémissantes de l'instinct et du désir de la poésie, semblaient se contraindre à rester muettes.

Ces poètes populaires, dont le rythme naïf conservait encore une si riche couleur orientale, laissaient mourir dans leur sein l'inspiration et la joie; le peuple n'osait pas chanter, il ne pouvait faire un pas dans la rue sans être coudoyé par des moines, et chaque moine était un espion.

José passa au milieu de la foule sans la voir, doublant le pas pour arriver plus vite, et dardant fixement son regard devant lui comme s'il eût poursuivi une ombre.

Quelques manolas, en le voyant passer ainsi d'un pas si rapide, s'arrêtèrent avec étonnement.

— Où va donc si vite le favori de monseigneur l'inquisiteur ? dit tout bas l'une d'elles ; il est pâle comme un trépassé, et on dirait qu'il n'a plus qu'à mourir.

— Tais-toi, dit une vieille femme, cela ne nous regarde pas : « *En cosas de inquisition chiton* ! »

Les jeunes filles baissèrent la tête et se pressèrent l'une contre l'autre comme des biches effarouchées.

Lorsque José arriva devant la cathédrale, il n'y avait presque plus personne sur l'esplanade, mais on entendait encore au loin, dans les rues adjacentes, le bruit monotone et bourdonnant que produisent dans l'éloignement les pas d'une grande quantité de monde.

Le jeune dominicain entra alors dans la basilique.

Une forte odeur d'encens remplissait encore le vaisseau de l'église.

Une lumière adoucie filtrait à travers les vitraux colorés des ogives sous les sombres piliers, et, au milieu de ce jour douteux, une grande lampe d'argent suspendue à la voûte jetait une flamme vive et tremblotante, qui par moments s'élançait vers la coupole en un jet brillant et coloré du reflet des vitraux.

Cà et là, sur la dalle nue, quelques femmes accroupies sur leurs talons priaient en se frappant la poitrine.

À les voir ainsi drapées dans leurs mantilles noires, et agenouillées sur les tombes dont l'église était pavée, on eût dit des âmes en peine cherchant à regagner le ciel.

D'autres fois, à leur immobilité complète, on les eût prises pour les statues de ceux qu'enfermait la pierre où elles étaient agenouillées.

Plus haut, dans l'abside, au pied du maître-autel, régnait une solitude absolue ; seulement, sous l'unique rayon de lumière qui, tombé d'en haut, éclairait ce lieu obscur et mystérieux, on pouvait distinguer la forme indécise d'un religieux dominicain agenouillé sur les marches.

Les cierges de l'autel brûlaient encore, et l'odeur ambrée de la cire mêlait son doux parfum à l'odeur de l'encens, dont la fumée s'élevait en flocons blanchâtres.

Un grand christ d'argent étendait ses deux bras sur la croix avec une résignation divine. Dans un immense cadre, au-dessus de la table de l'autel, on voyait la Vierge avec l'enfant Jésus, jetant des fleurs et des rosaires à deux religieux de l'ordre de Saint-Dominique.

De loin, on eût dit que le religieux agenouillé au pied de l'autel faisait partie de ce tableau, et qu'il attendait les dons de la céleste patronne de son ordre,

Sa tête rasée s'inclinait sur ses deux mains réunies, dissimulant ainsi sa haute stature, et la plus profonde humilité était empreinte dans toute son attitude.

De temps à autre il se frappait la poitrine avec une ardente et inimitable ferveur, comme si la prière eût été la plus chère occupation de cet homme, et qu'il eût fait ses délices de la pénitence.

À en juger par les apparences, ce devait être un grand saint ou un grand pécheur ; mais qu'il fût l'un ou l'autre, Dieu devait certainement exaucer des prières si ferventes.

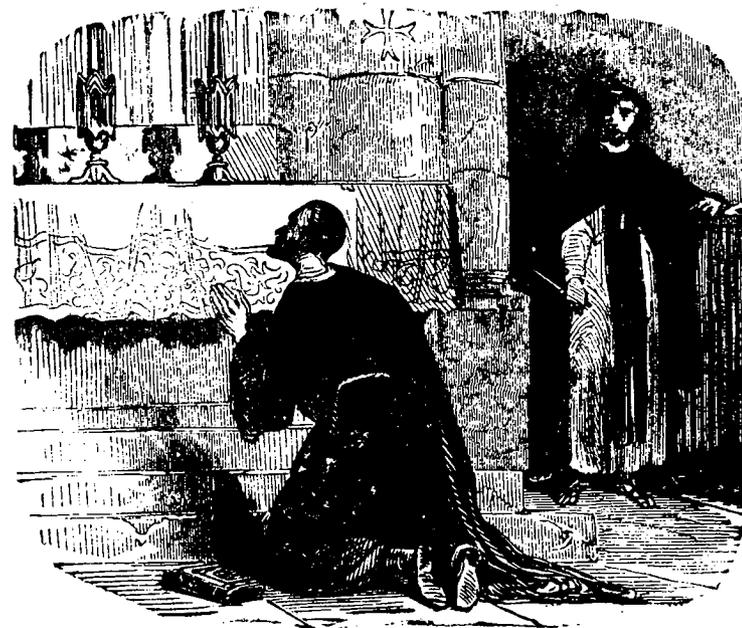
Ce moine était Pierre Arbues.

Le grand inquisiteur de Séville avait l'habitude, après sa messe, de faire ainsi seul à l'autel de longues actions de grâces.

José s'arrêta un moment sous un des piliers de l'église pour considérer pendant quelques instants celui qu'il était venu chercher.

Malgré lui, le jeune religieux se sentit frémir ; il frissonna involontairement au milieu de ce silence, interrompu seulement par quelques prières bien basses dont l'imperceptible murmure ressemblait au bruissement d'un insecte sur une fleur.

Elle était si calme et si solennelle, cette vaste église gothique dont toutes les voix venaient de se taire : celle des cloches et celle des prêtres ! Il n'y restait plus qu'un vague parfum de prière et de recueillement, un retentissement



Oui, prie. moine insensé !

lointain, un imperceptible écho des plaintes, des vœux et des soupirs que cette voûte sonore avait peut-être retenus !

— C'est bien lui ! s'écria enfin le jeune moine d'un ton satanique et dérisoire ; hypocrite et fourbe même avec Dieu !...

C'est cela ! c'est bien cela ! il prie en rêvant de nouveaux crimes.. Oui, prie, moine insensé ! fais bien ta dernière prière... Peut-être il se repent, poursuit-il en lui-même ; laissons-lui encore l'heure sainte du repentir.

Et José s'arrêta quelques instants comme s'il eût attendu que Pierre Arbues eût fini sa prière d'agonie.

L'inquisiteur se signa à plusieurs reprises, et un léger mouvement qu'il fit comme pour se lever, indiqua que son oraison allait être terminée.

— Oh! mais je suis fou! s'écria José; de croire que Pierre Arbues peut se repentir.

Et reprenant toute sa présence d'esprit dans ce moment suprême, il s'avança lentement vers l'autel comme s'il eût voulu y faire sa prière.

Au bruit qu'il fit en ouvrant la grille de l'abside, l'inquisiteur se retourna.

A la vue de José, un éclair de satisfaction brilla dans son regard; mais la figure du favori avait une expression tellement fatale et sinistre, que Pierre Arbues frissonna malgré lui; et malgré la sainteté du lieu il ne put se défendre de dire à José :

— Qu'as-tu ?

José ne répondit pas; mais un sourire terrible entr'ouvrit ses lèvres pâles, et il regarda Pierre Arbues comme s'il eût voulu le dévorer.

L'inquisiteur se recula en arrière, croyant que son favori perdait la raison; mais avant qu'il eût eu le temps de prévoir le coup, José s'était jeté sur lui comme un tigre et lui avait enfoncé son poignard tout entier dans la gorge, à l'endroit où la cuirasse ne pouvait le défendre.

L'inquisiteur étendit les bras en avant et tomba à la renverse; mais il fut retenu contre les marches de l'autel et y resta à demi couché. Son sang coulait à flots de sa blessure.

— Toi!... toi, José! murmura-t-il en se débattant contre les angoisses de l'agonie.

Mais José se pencha sur son visage qui pâlisait et prenait rapidement les teintes violettes de la mort; et fixant son regard flamboyant sur les yeux presque éteints de Pierre Arbues, il lui cria d'une voix sourde :

— Souviens-toi de Paula!...

A ce nom, Pierre Arbues rouvrit un instant ses yeux déjà presque fermés et regarda vaguement le pâle visage du jeune moine.

Un souvenir terrible sembla le frapper, et il murmura d'une voix éteinte :

— Dieu est juste!

Et il expira...

Le poignard de José lui avait coupé la jugulaire¹.

¹ Pierre Arbues est un personnage historique, et le caractère que lui prête l'auteur n'est nullement exagéré; seulement l'auteur, autorisé par la licence que permet le genre de son œuvre, a fait un anachronisme en faisant vivre Pierre Arbues sous Charles-Quint, et en le faisant le contemporain d'Alphonse Manrique, de saint Jean d'Avila, de Saavedra et de plusieurs autres personnages de cette histoire. Pierre Arbues n'a pas régné à Séville, et n'a pas non plus été assassiné par un favori; le personnage de José est de pure invention: c'est la personnification du peuple espagnol soutenant l'inquisition pendant plusieurs siècles, mais la haïssant toujours, et attendant avec patience le moment de la frapper mortellement. Ce moment est arrivé enfin en 1820.

Pierre Arbues, en même temps qu'il est un personnage historique, est la personnification de l'inquisition, et surtout du plus grand nombre des inquisiteurs. Ses débauches, ses cruautés, ses faiblesses, ses iniquités et son hypocrisie sont le tableau fidèle des débauches, de la cruauté, des faiblesses, des iniquités et de l'hypocrisie de la plupart des inquisiteurs.

Pierre Arbues, chanoine de la cathédrale de Saragosse et inquisiteur général du royaume d'Aragon, a vécu en 1435 sous Ferdinand d'Aragon et Isabelle-la-Catholique, et sous le premier grand inquisiteur général d'Espagne, Thomas de Torquemada. En 1485, les Aragonais, dont les privilèges étaient à chaque instant foulés aux pieds par l'inquisition d'Aragon, sous la direction de Pierre Arbues, les Aragonais craignirent de voir se renouveler chez eux les scènes qui se passaient chaque jour en Castille et dans les autres provinces de l'Espagne, où le saint office, établi seulement depuis trois ans, et dirigé par des moines fanatiques et débauchés, avait déjà immolé des milliers de victimes. Dans cet état de choses, et voyant que les démarches qu'ils avaient faites auprès du pape et du roi n'avaient eu aucun résultat un grand nombre des principaux sei-

A la vue de ce crime étrange, de ce sacrilège commis dans une église, les femmes qui étaient présentes avaient poussé des cris affreux, et en un instant l'église s'était remplie de monde.

Quelques-unes de ces femmes s'étaient élancées hors de l'église en criant par toute la ville :

— Au meurtre! au meurtre!... on vient d'assassiner monseigneur l'inquisiteur!

A ce cri, toute la milice du Christ, tous les sbires, toute la Sainte-Herman-dad avaient été sur pied; en quelques minutes on avait cerné l'église; et lorsque l'alguañil mayor y entra pour constater le fait qui venait de se passer, on trouva le cadavre du grand inquisiteur couché au pied de l'autel, et José qui, les mains croisées sur sa poitrine, le considérait en silence d'un œil farouche.

Le regard du jeune moine avait quelque chose de celui des aliénés, et ses dents se choquaient avec un bruit étrange. Le respect qu'inspirait l'inquisition empêchait qu'on pût soupçonner le jeune dominicain. Cependant, l'alguañil mayor s'adressant à lui, lui dit avec toutes les formes du plus profond respect :

— Mon révérend père, savez-vous quel est l'auteur de ce crime ?

— C'est moi, répondit tranquillement José.

A un aveu aussi formel, on ne pouvait répondre que par une arrestation.

L'alguañil mayor qui avait interrogé le favori le fit immédiatement arrêter.

José se laissa lier sans résistance; il semblait que ce moment, terrible pour tout autre, fût rempli pour lui d'une indicible joie.

Au premier bruit de l'assassinat, une grande foule de peuple s'était groupée autour de l'église. Lorsque José sortit, tous les yeux se portèrent sur lui avec une ardente curiosité. Il était si jeune, si beau et si triste, que sa vue inspirait une pitié mêlée d'attendrissement et de sympathie; en outre, la haine pour l'inquisiteur était si forte, que toute la pitié publique se reportait sur le meurtrier et non sur la victime.

— Que lui avait donc fait l'inquisiteur? se demandait-on à voix basse.

gneurs de Saragosse se lignèrent contre l'inquisition et résolurent de sacrifier l'inquisiteur Arbues, qui s'était déjà fait haïr par sa cruauté et par son inconduite, afin d'obliger ainsi les autres membres de l'inquisition d'Aragon à renoncer à leur mission. Mais Pierre Arbues fut averti du dessein des conjurés, sans que toutefois on les lui nommât. Ne pouvant évir contre ses ennemis, Pierre Arbues voulut du moins se garantir des atteintes des conjurés. A cet effet, il s'arma d'une cotte de mailles et d'une espèce de casque de fer qu'il portait sous son bonnet. Grâce à ces précautions, les conjurés le manquèrent plusieurs fois; cependant un jour l'un d'eux s'approcha de Pierre Arbues, au moment où il faisait sa prière au pied du maître-autel de la cathédrale de Saragosse, et le frappa d'un coup d'épée dans le cou; la blessure de Pierre Arbues fut si profonde, qu'il en mourut deux jours après, malgré tous les secours de l'art, c'est-à-dire le 17 octobre 1485. A la suite de l'assassinat du grand inquisiteur, les vieux chrétiens, excités par les moines, se levèrent comme un seul homme, et des émeutes violentes eurent lieu à Saragosse. La suite de ces émeutes eût été terrible, dit Liorente, si la multitude fanatique n'eût été contenue par la promesse qu'on lui fit de punir du dernier supplice les coupables de cet attentat.

En attendant, on honora la mémoire de Pierre Arbues avec une sorte de solennité qui contribua beaucoup à le faire passer pour un saint. Arbues fut l'objet d'un culte particulier dans les églises, et peu s'en fallut que ce dominicain chanoine ne fût reconnu pour le patron de l'inquisition et le protecteur des inquisiteurs. Cependant, on se contenta de lui faire faire des miracles et de préparer sa béatification, qui eut lieu en effet en 1664, sous le pontificat d'Alexandre VII.

Il n'y a pas longtemps qu'on pouvait voir dans la cathédrale de Saragosse une épitaphe en langue latine sur le tombeau de Pierre Arbues.

— C'était pourtant son favori, répondait-on.

— Voilà comme les loups se dévorent entre eux, dit un vieillard aux cheveux blancs, qu'on reconnut pour être Rodriguez de Valero.

— Taisez-vous, don Rodriguez, fit son ami Ximenès de Herrera qui l'accompagnait toujours; votre imprudence finira par vous perdre.

— Que m'importe? répliqua sévèrement le vieillard; mes cheveux blancs valent-ils donc la peine que je sois lâche pour les conserver?

Mais, ajouta-t-il en examinant le visage de José qu'il reconnaissait à mesure que celui-ci venait de son côté, il me semble que ce moine qui vient de tuer monseigneur Arbues est le même que nous avons vu un soir au baile de la Garduna?

— C'est lui-même, répondit don Ximenès; je le reconnais parfaitement. Ce jeune religieux était certainement une créature étrange...

— Ou malheureuse, interrompit Valero; il ne ressemblait guère aux autres moines d'Espagne; on pouvait dire de lui ce que les païens eux-mêmes disaient du Christ: « On ne l'a jamais vu rire, mais on l'a souvent vu pleurer¹. »

— Il était charitable et doux, dirent quelques femmes qui le regardaient avec une grande compassion; quel dommage! on va pourtant le faire mourir!

— Il a fait comme Judith, répliqua Valero; c'est un martyr et non un meurtrier...

Pendant que Valero s'exprimait ainsi, un homme vêtu de noir marchait à côté de lui, le regard baissé, en essuyant ses yeux de temps à autre, comme s'il eût éprouvé une grande douleur de l'événement qui venait de se passer.

Sur la poitrine de cet homme, sous son justaucorps légèrement entr'ouvert, on pouvait distinguer le coin d'une plaque d'argent ciselée. Cet homme n'avait pas perdu une seule des paroles de Valero.

Quant à José, il paraissait complètement insensible à tout ce qui se passait autour de lui. Son exaltation et l'animation fébrile de son visage avaient fait place à une pâleur livide. Maintenant satisfaite, son âme s'était affaissée sur elle-même; il était en proie à cette léthargie profonde qui succède à la surexcitation des facultés.

On avançait lentement vers le *carcel de la corona*²; c'était le lieu où devait

¹ Dans le temps où la renommée de Jésus-Christ commençait à se répandre dans la Judée, Publius Lentulus, qui en était alors le gouverneur, écrit au sénat romain :

« Il y a ici, à l'heure qu'il est, un homme d'une vertu singulière qu'on appelle Jésus-Christ; les barbares le croient prophète, mais ses sectateurs l'adorent comme étant descendu des dieux immortels. Il ressuscite les morts et guérit les malades par la parole et par l'attouchement. Il est d'une taille grande et bien formée, son aspect est doux et vénérable. Ses cheveux sont d'une couleur indéfinissable, tombent en boucles jusques au-dessous de ses oreilles et se répandent sur ses épaules avec une grâce infinie. Il les porte séparés sur le sommet de la tête à la manière des Nazaréens. Il a le front large et uni, ses joues sont colorées d'une aimable rougeur. Son nez et sa bouche sont d'une admirable régularité; sa barbe épaisse et de la même couleur que ses cheveux, descend un pouce au-dessous du menton, et, séparée dans le milieu, elle affecte la forme d'une fourche. Ses yeux sont beaux, brillants, clairs et sereins. Il censure avec majesté, et ses exhortations sont pleines de douceur; soit qu'il parle ou qu'il agisse, il le fait avec élégance et avec gravité. Jamais on ne l'a vu rire, mais on l'a vu pleurer souvent. Il est fort tempéré, très modeste et très sage. C'est un homme enfin qui, pour sa grande beauté et ses divines perfections, surpasse les enfants des hommes. »

² La *carcel de la corona*. Le système de la législation espagnole est une conséquence de son système politique. Avant la constitution de 1812, qui rendait tous les Espagnols égaux devant la loi, chaque caste avait ses privilèges, ses juges, ses tribunaux et même ses prisons: il s'en trouvait

être enfermé José. La multitude se pressait sur les pas des alguazils et des familiers, pour jouir de l'étrange spectacle d'un dominicain qui venait d'assassiner un inquisiteur.

Derrière la troupe armée qui escortait le prisonnier, venait un nombreux cortège de familiers et de moines, portant sur un brancard le corps de Pierre Arbues, soigneusement recouvert d'un grand drap noir frangé d'argent.

Tous ces suppôts hypocrites de l'inquisition affectaient une vive douleur, et pleuraient de fausses larmes sur la mort de cet être inique qu'ils avaient détesté pendant sa vie.

Quelques-uns allaient jusqu'à ramasser pieusement, avec leur mouchoir, le sang qui coulait encore et tombait par larges gouttes de la blessure entr'ouverte de l'inquisiteur.

Les moines dominicains exaltaient sa sainteté et l'invoquaient presque comme un bienheureux aux yeux de la multitude étonnée, qui restait froide et muette devant ces manifestations et ces éloges si peu en harmonie avec les actes de celui qui venait de mourir.

Au moment où Pierre Arbues était tombé sous les coups de José, le peuple avait commencé par se réjouir intérieurement de la chute d'un despote qui se repaissait du sang et des larmes de l'Andalousie; au moment où on arrivait à la prison, une foule de gens séduits, entraînés, fascinés par la manœuvre hypocrite des moines, commençaient à se demander s'ils n'étaient pas bien coupables de s'être réjouis de cette mort, et si réellement, aux yeux de Dieu, le grand inquisiteur de Séville n'était pas un saint prêtre victime de son zèle pour la religion catholique.

même qui échappaient à la loi. Ainsi, un *caballero* (un noble) n'était justiciable d'aucun tribunal, à moins d'avoir assassiné un autre gentilhomme, d'avoir commis un crime de lèse-majesté ou un sacrilège. Dans le premier cas, il tombait sous la juridiction des tribunaux ordinaires; dans le second, les *consejos*, les conseils du roi le condamnaient à avoir la tête tranchée ou à être étranglé, et à la perte de ses biens; lorsqu'un gentilhomme commettait un sacrilège, l'inquisition s'en emparait: on sait comment l'inquisition procédait. Il n'en était pas de même pour le reste des citoyens. Les peuples sans *fueros*, c'est à dire sans privilèges et sans franchises, tels que les habitants des deux Castilles, de la Manche, de l'Alcarria, des quatre royaumes d'Andalousie et d'Estremadure, ainsi que de la Galice et du royaume de Léon, étaient jugés par les alcades ordinaires. Quant aux habitants de l'Aragon, des provinces basques, de la principauté de Catalogne et de la Navarre, ils étaient jugés par leurs pairs, conformément aux privilèges de ces provinces. Mais dans toute l'Espagne, même dans les provinces privilégiées, il y avait, outre le tribunal de l'inquisition et les tribunaux ordinaires, deux autres tribunaux, l'un appelé *justicia del burco*, justice des privilégiés, et l'autre appelé *tribunal eclesiastico*, tribunal ecclésiastique.

La justice *del burco* entendait de tous les délits commis par les serviteurs de la maison du roi, ainsi que de ceux des employés du gouvernement. Le tribunal ecclésiastique entendait des délits des prêtres et des moines lorsque ces délits n'avaient aucune teinte d'hérésie, car alors c'était l'affaire de l'inquisition. Dans le cas de vol à main armée ou d'assassinat, tous les Espagnols tombaient sous la puissance de la justice ordinaire, c'est à dire d'un alcade et de ses deux assesseurs, qui le condamnaient ou l'acquittaient, selon les inspirations de leur conscience, ou trop souvent suivant que le coupable avait de quoi acheter l'impunité ou non. Alors, même dans le cas d'assassinat ou de vol à main armée, chaque citoyen était écroué dans la prison destinée à ceux de sa caste. Si c'était un homme du peuple, il attendait son jugement en la *carcel de villa* (dans la prison de ville); si c'était un noble, il l'attendait en la *carcel de corte* (dans la prison de la cour); enfin les ecclésiastiques, prêtres ou moines, étaient emprisonnés en la *carcel de la corona* (dans la prison de la couronne), c'est à dire dans la prison de la tonsure, car en espagnol *corona* signifie également couronne et tonsure. Je crois inutile d'ajouter que les militaires étaient jugés militairement par des conseils de guerre.

Aujourd'hui, ces divers tribunaux et toutes ces diverses prisons qui jadis existaient dans toutes les villes d'Espagne, n'existent plus que de nom, car elles reçoivent également toute espèce de gens.